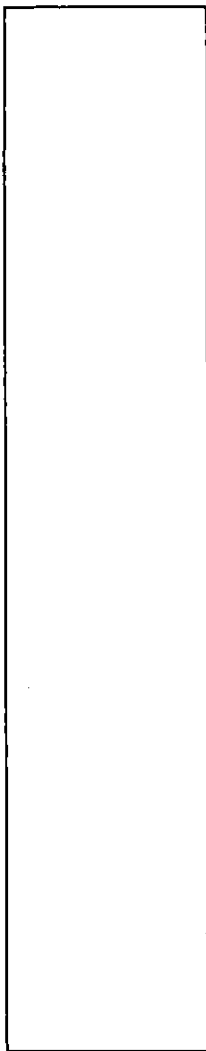


FRANCE

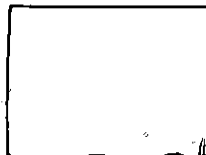
oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

N° 58 — JUILLET-AOUT 1964 — 2 F

FORUM



un
rendez-vous :
LA RÉSISTANCE



La rose et le réséda

par ARAGON

CE poème, antérieur à la mort de Gilbert Dru, s'applique étrangement à ce sang fraternellement mêlé de la place Bellecour. Gilbert l'avait peut-être lu. Il aimait énormément la poésie d'Aragon ; pendant trois mois, il ne se sépara pas de *Brocéliande*, qu'il avait toujours dans sa poche. Cela donne une signification particulière et plus émouvante au complément qu'Aragon, lorsqu'il connut la mort et la vie de Gilbert, voulut bien ajouter à la dédicace primitive qui était seulement : « A Gabriel Péri et d'Estienne d'Orves ».

A GABRIEL PÉRI ET D'ESTIENNE D'ORVES COMME A GUY MOCQUET ET GILBERT DRU

*Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous deux adoraient la belle
Prisonnière des soldats
Lequel montait à l'échelle
Et lequel guettait en bas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Qu'importe comment s'appelle
Cette clarté sur leurs pas
Que l'un fût de la chapelle
Et l'autre se dérobât
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous les deux étaient fidèles
Des lèvres, du cœur, des bras
Et tous deux disaient qu'elle
Vive et qui vivra verra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat*

*Fou qui songe à ses querelles
Au cœur du commun combat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Du haut de la citadelle
La sentinelle tira
Par deux fois et l'un chancelle
L'autre tombe. Qui mourra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Ils sont en prison. Lequel
A le plus triste grabat
Lequel plus que l'autre gèle
Lequel préfère les rats
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Un rebelle est un rebelle
Nos sanglots font un seul glas
Et quand vient l'aube cruelle
Passent de vie à trépas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas*

*Répétant le nom de celle
Qu'aucun d'eux ne trompa
Et leur sang rouge ruisselle
Même couleur même éclat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Il coule, il coule et se mêle
A la terre qu'il aime
Pour qu'à la saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
L'un court et l'autre a des ailes
De Bretagne ou du Jura
Et framboise ou mirabelle
Le grillon rechantera
Dites flûte et violoncelle
Le double amour qui brûla
L'alouette et l'hirondelle
La Rose et le Réséda.*

Louis ARAGON.

— AUX FUSILLÉS —

Hommes libres qui mourez en ce moment et dont nous ne savons même pas les noms

Hommes libres qui mourez seuls à l'aube entre des murs nus et livides

Hommes libres qui mourez sans ami et sans prêtre, vos pauvres yeux encore pleins de la douce maison familière

Hommes libres qui, au dernier pas que vous faites entre la prison et la fosse, sentez refroidir sur vos épaules la sueur d'une nuit d'agonie

Hommes libres qui mourez le défi à la bouche, et vous aussi qui mourez en pleurant — vous oh ! vous qui vous demandez amèrement si vous ne mourez pas en vain

Le soupir qui s'échappe de vos poitrines crevées par les balles n'est entendu de personne, mais ce faible souffle est celui de l'Esprit.

Georges BERNANOS

1941.

FRANCE FORUM

COMITE DE DIRECTION :

Etienne Borne, Henri Bourbon

68, rue de Rennes - Paris (VI)

C.C.P. Paris 14-788-84 — Tél. : LIT. 68-93

Prix de vente au numéro 2 F

Abonnement : 8 numéros par an 15 F

Abonnement de soutien 20 F

SOMMAIRE

N° 58 — JUILLET-AOUT 1964 — 2 F

Il y a vingt ans, la Libération, par Etienne BORNE.

Présence de Gilbert Dru, par Henri BOURBON.

Celui qui croyait au ciel, par Jean-Marie DOMENACH.

De l'intelligence en temps de crise, par Gilbert DRU.

Gilbert Dru tel que je l'ai connu, par Maurice GUERIN.

La pensée politique de Gilbert Dru, par Maurice-René SIMONNET.

La nuit de la vérité, par Albert CAMUS.

Visage de la Résistance, par Jean-Pierre LEVY.

La Rose et le Réséda, par Louis ARAGON.

Aux Fusillés, par Georges BERNANOS.

Une ironie de l'histoire, par Etienne BORNE.

Mémoire de la Résistance

il y a vingt ans, la Libération

L'OBJET essentiel du présent cahier est de commémorer comme il convient le vingtième anniversaire de cet événement que fut, d'un mot qui suffit, la Libération. L'été 1944 apparaissait alors à tous ceux qui se trouvaient engagés dans le combat comme le début d'une ère nouvelle. Les résistants étaient aussi les hommes de la marche en avant, et il était merveilleux que ces termes de résistance et de mouvement, antinommiques dans les vieilles politiques, se trouvassent ajustés ensemble pour faire une même pensée et une même action.

La Libération était plus que la Libération ; elle ne signifiait pas seulement la fin d'une occupation étrangère qui ne réduisait en esclavage le corps de la patrie que pour mieux attenter à son âme ; elle voulait dire aussi l'écroulement ou mieux encore l'évanouissement de ce système de faux-semblants et de tranquillisants hypocrites par lesquels celui qui était alors le plus illustre des Français avait tenté, non sans succès, de paralyser et d'endormir les vives énergies d'un peuple traumatisé par la défaite ; ce vent purificateur qui soufflait en tempête n'était, nous le sentions, nous le voulions, que la condition nécessaire mais insuffisante de la grande et belle construction qui allait être édifiée sur un sol déblayé ; de cette apocalypse, nous allions faire, nous n'en doutions pas, la genèse d'un monde nouveau : car la Libération était aussi et principalement libération des préjugés sectaires et des querelles périmées qui avaient empêché les Français de se reconnaître les uns les autres et de faire converger dans une œuvre commune tout ce qu'il y avait de positif dans les convictions contrastées des uns et des autres ; en ces jours de la Libération, les communistes l'emportaient en feu sacré patriotique sur les nationaux de tradition barrésienne et les chrétiens de la plus rigoureuse observance rivalisaient avec l'extrême gauche en générosité sociale et socialiste. Les péripéties équivoques, les déceptions amères qui ont pu suivre n'empêchent pas que nous avons vécu ensemble un état de grâce historique dont nous ne renierons jamais, et c'est la raison même de ce cahier, l'éminente et toujours actuelle valeur. Qui a connu un jour l'authentique espérance est condamné, quoi qu'il arrive, à ne jamais désespérer.

L'idéal et l'idée de libération tels qu'ils ont été vécus par des soldats-citoyens qui se mobilisaient volontairement contre l'intolérable, nul ne les a mieux symbolisés et réalisés que ce Gilbert Dru en qui il nous plaît de voir un résistant exemplaire, et dont la jeunesse sacrifiée sur le rebord de la victoire est restée pour beaucoup d'entre nous un rayonnement toujours présent. Gilbert Dru se battait et il savait pourquoi il se battait. La résistance était pour lui certes une affaire d'honneur et, miracle de la réconciliation, d'honneur à la fois chrétien et patriotique, mais aussi elle contenait, cette résistance, toute une politique de reconstruction de la cité, qui n'était pas de restauration des anciennes habitudes, mais d'instauration d'un ordre communautaire et personnaliste, comme disaient ses maîtres, et qui mettrait enfin l'Etat au service de l'homme. Gilbert Dru, si son cœur était occupé par la forte et belle passion du moment, avait de l'avenir plein l'esprit et il rêvait d'un grand mouvement de rénovation des mœurs publiques dont il s'appliquait à définir les principes et qu'il situait dans un plus large pluralisme démocratique. Aussi le souvenir de Gilbert Dru est-il particulièrement précieux à l'équipe de France-Forum, et il est bien fait pour donner du ton et de la qualité à l'idée qu'on se fait ici du civisme. Déjà dans les débuts de France-Forum, et c'était le cin-

quième cahier de notre entreprise, nous avons pour le treizième anniversaire de sa mort, évoqué en août 1957 la figure de Gilbert Dru. Et, tout naturellement, ses textes et les commentaires de ses amis prennent dans ce cahier une place importante. Il fallait bien donner un visage à la Résistance. Et nous avons choisi celui qui était le plus capable et de nous émouvoir et de nous inspirer.

Non pas que nous entendions accaparer à notre usage une pure mémoire. Gilbert Dru n'appartient à personne ou ce qui est la même chose il appartient à tous ; on manque à la piété qui est due aux morts lorsqu'on les change en totems d'une tribu fanatique et jalouse. Et vouloir que ceux qu'on appelle les héros de la Résistance échappent à ce destin sacrilège, c'est être fidèle et à la Résistance et à l'esprit de Gilbert Dru. Au surplus la résistance était multiple, elle offrait la plus belle image du pluralisme français. A côté de Gilbert Dru intellectuel, étudiant, est tombé ensanglantant le même pavé lyonnais son ami, le militant ouvrier Francis Chirat. Gilbert Dru était chrétien, il croyait de tout son esprit à un certain nombre de valeurs humanistes, communes aux croyants et aux incroyants, capables de fonder la fraternité de la Résistance et il va de soi qu'à travers Gilbert Dru nous honorons tous les résistants victimes de la terreur nazie et, par exemple pour ne citer qu'un nom, lui aussi symbolique, l'écrivain Jean Prévost, délibérément agnostique, laïque intransigeant, fusillé vers le même temps dans le Vercors. Et ce cahier avec la contribution apportée par Jean-Pierre Lévy, qui fut responsable national de « Franc-Tireur » et membre du Conseil national de la Résistance, prend le sens d'un essai de remembrement idéal de la Résistance ; ce qui est aussi une manière de rendre hommage à Gilbert Dru et aux idées de Gilbert Dru.

Juillet-août 1944 : aube de la libération, mais aube sanglante et qui vit un affreux massacre de résistants souvent engagés à visage découvert au moment du débarquement ; cette vaillance n'a pas été vaine : outre qu'elle a sauvé un honneur français compromis par les collaborations et les attentismes, elle a, en harcelant l'ennemi et en rompant ses communications, pris une part non négligeable à une victoire qui a bien été ainsi, comme l'avait voulu d'une volonté prophétique le général de Gaulle, une victoire commune. Le prix payé a cependant été bien lourd, et il est permis de se demander, qu'on songe par exemple à la tragédie du Vercors, si certaines missions de sacrifice n'ont pas été déclenchées avec une légèreté coupable. Il reste que beaucoup de ceux qui ont été tués, trébuchant dans la victoire, faisaient une belle élite civique qui allait terriblement manquer à la France. Ainsi la lutte pour la justice paie son tribut à l'injustice du monde. Au moins ceux des vivants, qui sont des survivants, ont-ils le devoir de pratiquer le culte de leurs morts, non en se perdant dans des réthoriques nostalgiques, conventionnelles, sentimentales, mais en poursuivant par le labeur quotidien cette œuvre de libération toujours inachevée et qui a donné sens au sacrifice des meilleurs de nos camarades. Ces étincelles flamboyant à travers les chaumes, auxquelles le livre de la Sagesse compare les âmes des justes, morts prématurément, ne sont pas en arrière dans un ciel qui s'éteint, mais en avant de nous sur le plus proche horizon, un signe d'intelligence qui est aussi un appel à l'action.

Etienne BORNE.

« Rien, jamais, ne remplacera le compagnon perdu. On ne se crée point de vieux camarades. Rien ne vaut le trésor de tant de souvenirs communs, de tant de mauvaises heures vécues ensemble, de tant de brouilles, de réconciliations, de mouvements du cœur. On ne reconstruit pas ces amitiés-là. »

SAINT-EXUPERY.

PRÉSENCE DE GILBERT DRU

S'IL est vrai que le visage et le cœur d'une nation, c'est le visage et le cœur de la Jeunesse, Gilbert Dru et Guy Mocquet, « celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas », ont été le visage et le cœur de la France douloureuse et résistante. Tout était pur alors... nous avions contre nous les sages, les puissants et la loi, nous avions raison... Le temps du courage et de la fraternité a passé, celui des prudences, des habiletés et des jeux parlementaires est venu, ou plus exactement revenu. Pour quelques-uns toutefois le temps de Gilbert Dru n'est pas oublié ; qu'ils collaborent à *Esprit*, à *Témoignage Chrétien* ou à *France-Forum*, qu'ils militent au Mouvement Républicain Populaire, à la Jeune République ou au Mouvement de Libération du Peuple, ils ont conservé le souvenir de l'ami qui est allé jusqu'au bout de son témoignage.

Dans une présentation (ô ironie) du dernier livre de Céline, Roger Nimier déplorant la bassesse avec laquelle la Résistance est attaquée en 1957 remarque très justement : « Parce que leurs écrivains officiels furent insuffisants, des milliers de héros sont aujourd'hui mal connus des jeunes Français. Ils ne portaient pas d'uniforme et on les a habillés de mots ridicules. » Gilbert Dru et Guy Mocquet ont été habillés du magnifique poème « La Rose et le Réséda » qu'Aragon leur dédia ; à cause de cela, peut-être, survivront-ils dans la mémoire des jeunes générations...

Gilbert Dru fut arrêté le 17 juillet 1944 à Lyon avec son camarade de combat Francis Chirat, militant ouvrier ; la Gestapo découvrit sur eux des papiers révélant une activité antinazie. On voulut les faire « parler » ; en vain. Ce fut la détention au fort Montluc. Dans la nuit du 26 au 27 juillet, une bombe explosa dans un restaurant de la place Bellecour fréquenté par les Allemands. Le 27 juillet à midi arriva sur cette place un camion contenant cinq otages. Parmi eux Dru, le jéciste, Chirat le jociste, et aussi un militant communiste. Au fur et à mesure qu'ils descendirent du camion, les nazis les abattirent. Jusqu'à 16 heures, les cinq cadavres, les cinq martyrs, restèrent exposés au cœur même de la grande cité lyonnaise. Gilbert Dru

avait vingt-quatre ans, Francis Chirat vingt-huit ans. Quelques semaines après, Paris, Lyon étaient libérés.

Et leur sang rouge ruisselle
Même couleur même éclat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Il coule il coule et se mêle
A la terre qu'il aime
Pour qu'à la saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat.

Gilbert Dru avait été l'animateur avec Mandouze et Domenach, avec Gortais et Simonnet des « *Cahiers de notre Jeunesse* ». Fondateur des Equipes Chrétiennes de la Résistance du Sud-Est qui étaient un lien entre les chrétiens, jeunes ou aînés, engagés dans quelque Mouvement de Résistance que ce soit, il fut l'un des responsables de la diffusion de « *Témoignage Chrétien* » et l'un des principaux dirigeants du Comité de Coordination d'Action Chrétienne, présidé par Maurice Guérin. Aidé par Roger Radisson qui dirigeait l'hebdomadaire « *Positions* » et fut exécuté par les Allemands à Saint-Genis-Laval le 18 août 1944, par Jean Gilibert qui assumait des responsabilités importantes dans la Résistance et fut déporté à Buchenwald et par quelques autres amis des mouvements de jeunesse et organisations de résistance, Gilbert Dru prit l'initiative de contacts et de travaux qui, avec l'appui d'hommes engagés comme, notamment, Francisque Gay, Marc Sanguier, Georges Bidault, André Colin, devaient aboutir à la création du M.R.P.

Le manifeste rédigé par lui en août 1943, sous le titre *Introduction à une action politique des jeunes Français* exprimait, dans un style dont la parfaite tenue littéraire s'alliait à une pensée généreuse et ouverte, les exigences de l'action rénovatrice à laquelle il rêvait :

« Nous voulons faire neuf, sain, efficace.

Notre force, c'est celle-là même de notre âge, de notre jeunesse, de nos ambitions neuves, c'est l'inconnue et l'espérance que nous représentons ; c'est la possibilité, la promesse que nous apportons des ruptures né-

cessaires, c'est toute la vie qui ne fait que s'ouvrir devant nous.

Notre génération a une chance unique à jouer si elle sait prendre conscience de sa place et de son rôle, de sa mission dans la crise présente et dans l'action révolutionnaire qui doit en être la suite.

Mais si elle doit ainsi s'arracher à la passivité, renoncer à toute timidité et affirmer audacieusement ses aspirations et sa volonté, ce n'est pas pour se lancer avec orgueil dans une aventure solitaire où faute de guides sûrs, elle serait à la merci de ceux qui considèrent la jeunesse comme l'instrument docile de leurs ambitions.

Nous ne pouvons nous passer du concours de nos aînés, ce qui ne veut pas dire qu'il faille nous mettre simplement à leur disposition.

C'est un échange que nous avons à leur proposer. D'abord les comprendre, comprendre ceux du moins qui, dans leur action politique ou sociale, dans les diverses formations auxquelles ils adhéraient, se sont efforcés d'opérer les ruptures et le renouvellement que nous souhaitons. Leur échec condamne le système dont ils étaient captifs, mais non point l'idéal que beaucoup conservent, même s'il était voilé et obscurci par les désillusions.

Et devant eux, nous devons nous faire comprendre. Faire comprendre nos aspirations à une action saine et efficace, notre révolte devant la dispersion et la médiocrité qui s'offraient hier et qu'on risque de nous offrir demain. Faire comprendre notre force, la portée de notre refus : les partis anciens se plaignaient d'être privés de jeunesse, il dépend de nous qu'il en soit de même demain, et que les formations replâtrées soient condamnées à mourir d'anémie à brève échéance.

Faire comprendre que nos chances sont liées, que nous avons besoin d'eux pour agir, mais, qu'en retour nous leur apportons l'occasion de *se retrouver avec nous sur un terrain neuf*, de surmonter leurs déceptions passées, de se tourner, avec nous, vers un avenir qui est nôtre. »

Propos qui évoquent ceux de Charles Péguy auquel

Gilbert Dru réservait, parmi ses admirations, une place privilégiée : « Une révolution est de l'ordre de la jeunesse, de l'enfance même, et de ce qu'il y a de plus rare et de plus précieux quand on a le bonheur de pouvoir en trouver dans ce monde : la fraîcheur. »

Si l'élan révolutionnaire de la Libération s'est si tôt brisé, si l'histoire de ces douze dernières années est celle d'une grande espérance déçue, n'est-ce pas que très vite s'est creusé un fossé entre la jeunesse et le régime actuel, témoignant d'un inquiétant état de crise dont tous les partis portent à des degrés divers la responsabilité et dont aucun ne peut se désintéresser ?

N'est-ce pas aussi parce que ceux qui s'étaient un instant rassemblés autour des idées exprimées dans le manifeste de Gilbert Dru, n'avaient pas suffisamment approfondi entre eux les conditions d'une insertion de fait de leur volonté révolutionnaire dans la réalité politique française du milieu du XX^e siècle, et que les difficultés rencontrées par la suite ont provoqué chez eux, malgré l'identité de leur inspiration, des réactions différentes, voire opposées ?

« Des martyrs, comme Dru, écrit Domenach à juste titre, ne peuvent être monopolisés par aucun parti : bien au contraire, ils commandent et jugent les partis, et ils demeurent les critères irrévocables d'une fidélité. »

Mais cette fidélité, héritage de la Résistance, n'atteste-t-elle pas l'existence, chez des hommes aujourd'hui séparés, de quelque chose qui dépasse la politique et dont la politique est malheureusement une expression trop souvent dégradée ?

L'idéal qui a commandé les choix de Gilbert Dru n'est pas à la médiocre mesure d'une IV^e République qui a trop vite oublié de quels espoirs et de quels sacrifices elle était née. Mais si attristante que soit la distance qui sépare ce dont nous avons rêvé de ce qui existe, nous ne sommes pas encore désabusés et meurtris au point de renoncer aux objectifs pensés et définis par Dru.

HENRI BOURBON.

France-Forum n° 5, août 1957.

CITATION A L'ORDRE DE LA DIVISION

CHIRAT Francis

« Membre du Comité Sud des J.C.C. (Jeunes Chrétiens Combattants), et dirigeant du C.C.A.C. (Comité Coopération d'Action Chrétienne).

» Arrêté le 17 juillet 1944 avec son camarade, Gilbert Dru, et assassiné par les Allemands le 27 juillet 1944, place Bellecour, à Lyon, avec trois autres camarades de la Résistance.

» Incarne magnifiquement la participation à la Résistance de l'élite de la Jeunesse Ouvrière.

» La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile d'argent. »

CITATION A L'ORDRE DE LA DIVISION

DRU Gilbert

« Dès la fin de 1940, a employé tous ses efforts à orienter vers la Résistance tous les Mou-

vements d'Action Catholique où il militait depuis longtemps.

» Fut, pendant les années 41 et 42, l'âme de la Résistance à la Faculté des Lettres de Lyon.

» Passé à l'action clandestine au printemps de 1943, s'employa à constituer en mouvements de résistance les organisations chrétiennes auxquelles il appartenait.

» Promoteur du C.C.A.C. de Lyon, pris dans une souricière avec des plans d'insurrection, fut enfermé à Montluc et exécuté dix jours plus tard, le 27 juillet 1944, en pleine place Bellecour.

» Incarne la Résistance étudiante, par son intelligence lucide en même temps que par sa volonté d'engagement total.

» Ecrivit, dès 1940, d'un camp de prisonniers : « Il faut tenir pour maintenir en nous la France qui ne peut mourir. »

» La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile d'argent. »

Celui qui croyait au ciel

par Jean-Marie DOMENACH.

En 1947, Jean-Marie Domenach écrivit la biographie de Gilbert Dru. Ce livre est aujourd'hui épuisé. Nous avons demandé à son auteur l'autorisation d'en publier d'assez larges extraits ; sa réponse qu'on va lire donne une nouvelle vie à l'ancien témoignage.

Mon cher Bourbon,

Tu as bien voulu me demander l'autorisation de reproduire de larges extraits de mon petit livre. C'était une précaution inutile. Ces pages de m'appartiennent pas. Elles sont à toi, comme à tous ceux qui ont connu Gilbert, — à toi qui étais l'un des responsables des Cahiers de notre Jeunesse, et qui eut l'occasion de parler avec lui sur ces bas-ports du Rhône où l'on était sûr que personne ne pourrait nous entendre.

Elles sont également à tous ceux qui voudront bien les lire, et je te remercie d'avoir ainsi donné à ce témoignage oublié une chance, vingt ans plus tard, de toucher des garçons de vingt ans, qui comprendront que nous ne sommes pas des anciens combattants, et qui peut-être verront en nous des frères. Dans cette société vulgaire et bruyante, où tout se publie, où chaque mois, chaque jour, quelque vacarme nouveau s'installe sur le devant de la scène, il me semble que les phrases que Gilbert m'écrivait restent intactes, et je m'émerveille, à les relire, que rien ne les ait flétries. Oui, à quelle profondeur tout cela s'enracinait ! Que d'espérance, que de foi, que d'amour ! Dru n'était pas un « moderne ». Il tenait à sa terre, à sa paroisse. Et pourtant il était profondément démocrate. Il tenait à notre République par des attaches simples et rudes. La vague fasciste et antisémite ne l'avait absolument pas touché, à la différence de tant de garçons dans ce collège jésuite où nous fimes nos classes ensemble depuis l'âge de douze ans. Il ne fréquentait pas les mauvaises idées, même pour jouer avec. Il était pur, entier. Fils de Péguy. J'avais contribué à le lui faire connaître, de même que c'est lui qui, en 1938, me fit lire pour la première fois Mounier.

Mais voilà que je retourne aux souvenirs. Nous avons passé quarante ans, mon cher Bourbon, mais ce n'est pas encore l'âge de nous attendrir sur nous-mêmes. Tout ce bruit, ces discours, ces drapeaux qui vont entourer l'anniversaire ne me rassurent pas. Les vivants se justifient sournoisement d'avoir survécu. On procède aux sacrifices propitiatoires. Mais nos fidélités ne sont pas épuisées. Il reste tant à faire au nom de ce que nous avons voulu faire ! Du moins n'est-ce pas une statue que tu dresses en ce numéro. Des mots transmettent un message dont chacun pourra juger quelle est encore sa part de vie. Car c'est contre cette tentation que nous devons nous défendre : nous raccrocher à notre passé, ressasser les moments où l'espérance nous soudait comme un seul corps et une seule âme. Et, ayant vécu cela, ne plus voir dans notre présent qu'une dégénérescence fade.

A vrai dire, si notre génération fut convoquée par l'histoire, on comprend, en lisant Dru, que de telles rencontres ne sont pas fortuites. Le ton de la Résistance, on le trouve déjà dans ses lettres de la drôle de guerre ; déjà, il pressentait l'époque de la trahison, et celle du sacrifice. C'est en décembre 1939 qu'il m'écrivait : « Je songe avec joie que dans la désertion qui déjà s'annonce dans le corps intellectuel, nous serons quelques-uns et assez nombreux, unis avec ceux qui auront offert leur vie en sachant pourquoi, fidèles à notre mission, prêts à faire face à des responsabilités vraiment énormes. Notre vie aura un sens ». Il avait dix-neuf ans, mais la responsabilité ne lui faisait pas peur. Je retrouve encore cette petite phrase de lui, si instructive dans son apparente contradiction : « Il faut se jeter dans la mêlée, à sa place et en tête ». A sa place parce qu'on est un fantassin et qu'on a le sens de la discipline, mais ce sera en tête, qu'on le veuille ou non, parce que le Maréchal aura capitulé, parce que les chefs auront fui, et qu'il ne restera plus que cette bande aux mains nues qui cherche désespérément des armes pour se battre.

« Que notre souci essentiel soit d'être à la mesure de l'inconnu qui nous attend », Est-ce l'illusion rétrospective dont je me défendais tout à l'heure ? Il me semble que ce souci n'est guère partagé autour de nous par des garçons qui croient savoir exactement ce qui les attend, et qui se précipitent, avec beaucoup de sérieux et de zèle, vers la place, le rôle, le métier que la société leur assigne. Là est sans doute la grande différence entre ce qu'ils sont et ce que nous étions, dans un monde fragile et secoué, dont nous attendions continuellement l'explosion. Il

ne s'agit point de peser des mérites. Et d'ailleurs n'y en a-t-il pas davantage à prendre des risques dans une société vouée à la richesse et au confort ? Mais on peut se demander, vingt ans après, si cette disponibilité, cette ferveur ouverte à l'événement touchent encore des fibres profondes dans une jeunesse happée par le besoin de consommer, de se loger et de se divertir.

Pourtant, que valent ces sécurités dont on est si convaincu ? Il faut le rappeler inlassablement parce que nous l'avons vécu. Du milieu de l'Europe chrétienne une barbarie que des païens n'avaient pas imaginée précipita des masses de jeunes hommes dans un délire de feu et de sang. Six millions de juifs furent assassinés en terre de chrétienté, tandis que les puissances temporelles et spirituelles, les autorités de la politique, de la culture, de la religion et des affaires, s'inclinaient ou se taisaient, à quelques exceptions près. Nous avons traversé ce scandale et nous n'en guérirons jamais plus. Nous n'avons qu'une expérience à vous communiquer, à vous jeunes de 1964, c'est celle de la lâcheté. Laissez donc en paix notre histoire, laissez ce qu'on appelle notre courage. Les hommes ont peur, et nous avons eu peur avec eux. Les hommes sont prêts à sacrifier l'humanité pour sauver leur petite institution, leur petite peau, leur petite âme. Puissions-nous au moins vous transmettre notre inquiétude comme une maladie ! La barbarie est toujours tapie au milieu de nous ; nous l'avons bien vue, il n'y a pas si longtemps, s'essayer dans les salles de torture, et jusque dans nos rues. Pour le moment, elle se tient tranquille, elle roule auto, elle s'engraisse. Mais elle est là. Aucun régime, aucun chef, aucune Eglise ne protège les hommes contre eux-mêmes, et le seul antidote efficace à l'aveilissement, c'est le « à sa place et en tête », du jeune chrétien combattant, auquel répondit, pour moi, il y a cinq ans, le refus d'obéissance qu'opposait le sous-lieutenant Jean Le Meur à des ordres indignes : « En toute circonstance, c'est l'exécutant qui décide ».

Ainsi emportons-nous, de notre jeunesse, quelques mots mêlés à quelques visages. C'est ce qui ne change pas dans un monde où tout change si vite. Nos fidélités. Nous les avons choisies sans bien savoir, et elles nous tiennent maintenant. N'en faisons pas une propriété, une distinction. Écoutons-les.

Pour nous, mon cher Bourbon, il ne s'agit pas vraiment d'un anniversaire. Ça continue. Autrement. Enfin nous essayons de continuer. Et pourtant, en cet été de 1964, il faut admettre que quelque chose a eu lieu, il y a vingt ans, sur quoi nous ne pouvons plus revenir, à quoi nous ne pouvons rien ajouter. Sa mort, de la manière dont il est mort, achevant une vie de vingt-quatre ans. Dès lors ses paroles, qui grâce à toi vont franchir un nouveau seuil, prenaient le son définitif et la grandeur que donne au langage prophétique le sacrifice accepté. Dès lors ses paroles nous engageaient dans une bataille interminable, décourageante, mais la seule qui vaille la peine d'être menée sans repos : « Que sera notre vie, si elle n'est pas jusqu'au bout une protestation passionnée contre le mensonge ? »

Jean-Marie DOMENACH.

Portrait

QU'ON ne s'arrête pas à sa photographie. Elle ferait de lui un visage à jamais fixé dans cette atroce transparence qu'ont les images de ceux qui sont morts.

Il était autre chose. D'une vie, d'une intensité de vie que rien ne saurait rendre, sous des aspects extraordinairement concentrés. La placidité de sa physionomie, sa voix un peu traînante, mais qui s'enflait parfois en de brusques colères, le visage méditatif souvent penché vers la terre, les gestes souvent empruntés, une allure de timide et de têtu, quelque chose d'un peu paysan, avec un front dégarni d'intellectuel, c'était le masque et c'était aussi l'expression d'une âme qui fut toujours plus ardente jusqu'à la mort.

Cette gaucherie, sur laquelle butaient quelquefois ceux qui le connaissaient mal, était, je crois, le témoignage corporel d'un élan intérieur, d'une flamme trop vive et qui l'isolait. D'ailleurs il suffisait d'un rien, par exemple que nous prissions notre élan vers quelque tramway, pour que ce corps retrouvât son harmonie en de longues foulées souples de coureur. Il adorait le football ; et la guerre, le genre de guerre que nous pratiquâmes, l'équilibrait, comme le sport.

Tout ceci paraîtra sans importance à ceux qui ne le connaissaient pas. Il faut pourtant qu'on sache bien que ce n'est pas un surhomme ou quelque saint abstrait que j'évoque. Cet intellectuel aimait son quartier, sa paroisse, sa

terre du Forez, d'une façon telle que je ne puis m'empêcher, de le comparer à Péguy. Je ne dirai pas qu'il aimait le peuple. Il était du peuple, et toute son attitude exprimait clairement cette appartenance. Cela n'allait pas sans agacer quelques-uns ; au collège, où nous nous rencontrâmes à douze ans, il tranchait tellement sur ses condisciples, que ceux-ci le traitèrent aussitôt de « communiste » et même de « démocrate chrétien ». C'étaient là des injures graves, mais qui ne l'effrayaient pas ! Il affirmait déjà que le prolétariat avait droit à sa place dans la nation. Il soutenait les revendications des grévistes contre les gamins que nous étions, plus ou moins sympathisants des ligues fascistes. Pour autant qu'il m'en souvienne, il accompagnait ses convictions de théories assez fumeuses sur l'Homme et la Paix universelle. Il fut pourtant l'un des rares d'entre nous, d'une génération qui, dès l'enfance, s'attacha à la politique et que les événements portèrent quelquefois aux divagations, à être demeuré à lui-même intégralement fidèle, de douze à vingt-quatre ans, l'âge de sa mort.

Je voudrais que dès maintenant on note ceci : il ne pensa jamais qu'un jeune chrétien pût vivre avec sa religion en s'abstrayant de ce monde, il ne sépara jamais de son christianisme la cause de la justice humaine, et il ne cessa de lutter contre ces éducateurs en chambre qui transformaient

La population lyonnaise vient se recueillir sur les lieux de l'exécution.

notre J.E.C. en un sorte de cours de morale, à la façon des cours d'amour, où l'on venait en délicats perdre des heures à discuter de la façon de bien employer ses vacances ou des possibilités d'amitié entre garçons et filles.

La rhétorique, la philosophie, l'hypokhagne, les grèves de 36, le grand ébranlement de Munich, qui rendit à tant de Français, avec la honte, la conscience nationale, nous traversâmes cela côte à côte. Dru était spirituellement brian-diste. Il avait de la France la plus haute idée, celle de la pacificatrice universelle, et il faisait crédit à la bonne volonté des peuples. Je me rappelle qu'un jour de 38 — la seule fois où je l'ai réellement heurté — alors que je lui exposais le danger permanent de l'Allemagne et lui disais avec exagération qu'il faudrait liquider une bonne partie des Allemands pour avoir la paix, il s'emporta et m'accusa de trahir notre patrie et notre religion.

Lorsque la guerre éclata, nous étions séparés. Je pensais qu'on allait nous mobiliser, J'étais heureux. Je lui écrivis dans une lettre pleine d'exaltation : « Mon ami, nous allons enfin avoir le bonheur de mourir pour notre pays... » Il me répondit, calmement, et fermement :

« Je ne comprends pas ton enthousiasme patriotique, ou plutôt je ne vois pas les fondements que tu lui donnes... Pour moi, je préfère penser, comme Chamberlin le disait, que dans ce combat, chacun lutte non seulement pour sa terre et sa famille, mais surtout pour satisfaire aux obligations de sa conscience, pour son salut propre. »

Gilbert Dru écrivit ces lignes le 17 septembre 1939, alors que le combat s'engageait à peine, alors que quinze jours auparavant on discutait encore pour savoir si on mourrait

ou non pour Dantzig. Lui avait vu du premier coup ce que d'autres allaient découvrir plus tard, que l'enjeu de cette lutte était effectivement le salut de chaque conscience et les fondements mêmes de notre civilisation, et qu'en conséquence il ne s'agissait plus de lutter seulement avec les forces matérielles, mais avec les ressources mêmes de la conscience. Cette idée le pénétrait si profondément qu'il m'écrivit dans sa lettre suivante :

« 21 octobre. — J'espère que la lecture de « *Temps Présent* » t'a un peu rectifié les idées sur la guerre. Pour moi, plus je les pénètre, plus je me fortifie dans cette opinion que les trois quarts de notre section de P.M.S. n'ont pas le droit de se sacrifier dans cette lutte, logiquement. Et nous-mêmes ? J'en place si haut l'enjeu — le vrai — que je crois qu'il n'y a que les vies de presque saints qui puissent utilement peser dans la balance. »

Je médite la troublante ambiguïté de cette dernière phrase. Pensait-il à sa mort ? Mais il était trop humble pour se ranger parmi les « presque saints ». Admirable intuition et que nous n'avons pas épuisée ! Etions-nous dignes, en effet, de cette cause pour laquelle nous nous proposons de mourir ? Lui, le moment venu fut digne de cette cause et digne de sa mort.

Et, à Lyon pendant cette année de drôle de guerre, qu'il partage entre la Faculté, la Jeunesse Etudiante Chrétienne, la P.M.S., se forme en lui l'idée de notre mission à l'intérieur de cette guerre dont il saisit le sens. Mis en face de la grande question que pose la guerre aux jeunes : « Pourquoi devons-nous être prêts à mourir ? » il répond que le panache militaire est insuffisant, et que le patriotisme sim-

pliste n'entraîne plus personne, que cette guerre est une guerre pour la Justice, pour la Liberté, pour la Cité du Christ. Bien plus, par-delà la « bagarre », il voit la vraie lutte, celle qui commencera au moment de bâtir la cité.

« 8 décembre 1939. — Je ne sais pas si tu es de mon avis, mais ne crois-tu pas que le rôle qui va s'offrir à nous sera merveilleux ? Je ne parle pas de la bagarre — pour laquelle cependant il faut être entièrement disponible : le « prêt » des scouts, le « fiat » de la Vierge ou du Christ expirant. Mais je pense surtout à l'avenir qui s'ouvrira à notre jeunesse au moment de la vraie lutte, quand celle-ci aura pris fin, quand tous croiront qu'ils en ont fini de servir et qu'ils peuvent s'amuser, alors que tout sera à faire. Examen de conscience de ceux qui ont eu leurs vingt ans vers 1915 ; n'ont-ils pas gâché leur héroïsme en se refusant au vrai combat ? Mais je songe avec joie que dans la désertion qui déjà s'annonce dans le corps intellectuel, nous serons quelques-uns — et assez nombreux — unis avec ceux qui auront offert leur vie en sachant pourquoi, fidèles à notre mission, prêts à faire face à des responsabilités vraiment énormes. Notre vie aura un sens. »

Positions

De septembre 1939 à mai 1940, la France traverse des mois bizarres. On commence à en connaître l'histoire politique. En connaîtra-t-on jamais l'histoire psychologique ? Un front qui ne mesurait pas 100 kilomètres, et qui formait une espèce de terrain d'exercice en plus meurtrier, où les divisions venaient une à une recevoir le baptême du feu. Par derrière, un peuple continuait à vivre dans l'impression d'une sécurité savamment entretenue, un peuple continuait de rire et de pourrir, sans s'inquiéter autrement des fanatiques ou des sacrifiés qui se faisaient tuer du côté de la Sarre. Nous autres qui n'avions pas vingt ans, sentions puissamment ce climat de dégénérescence.

Gilbert, à la Faculté de Lyon, huma cette atmosphère, mais ne s'y laissa pas prendre. La Jeunesse Etudiante Chrétienne, la Préparation Militaire Supérieure le mettent en pleine réalité humaine. La fantaisie ne le tenait jamais longtemps. Avec ce sérieux, cet extraordinaire sérieux qui le portait inévitablement vers la politique, il discerne la tare française et s'en inquiète : « La P.M.S. a repris intensément. Les récupérés du train sont venus renforcer — je croyais que c'était une limite — la platitude et la saloperie primitive. Pauvre France, pauvre infanterie. Lyon t'enverra sur quatre types, trois au moins, à la fois bêtes et uniquement soucieux de toucher la paie et d'en sortir comme officiers. »

En analysant cette décadence, il fait une découverte qui, désormais, pour lui comptera beaucoup : ce qu'il appelle « l'identité entre l'intelligence — moyenne — et la moralité ». Il fut toujours frappé de ce fait que la décadence morale coïncide généralement avec une certaine stupidité. L'expérience des mouvements de jeunesse, puis celle des Chantiers le renforceront dans cette opinion, que la Résistance allait définitivement confirmer. On saisit ici l'origine de ces plaidoyers pour l'intelligence en temps de crise, auxquels il paraissait d'abord si mal préparé.

Gilbert allait vivre le sort honteux de notre génération. Il fut de cette partie de la classe 40 qu'on recruta à Lyon dans les derniers moments et qu'on finit, après un périple absurde, par jeter dans les bras des Allemands, du côté de Saintes, dans les Charentes.

Je relis la lettre qu'il m'envoya alors. C'était le 19 juin 40. Pétain avait demandé l'armistice. La veille, Charles de Gaulle parlait à la radio de Londres. Gilbert avait entendu le premier, mais non pas le second. Je livre à la postérité ce qu'il m'écrivit alors, afin qu'on sache combien la réaction parmi les jeunes Français valables fut immédiate, sans une faille, sans un doute. Le briandiste d'un coup a senti en lui la ressource immortelle de la patrie. Avec lui, avec nos âmes, il y a des siècles de foi, une immense volonté qui s'embrace : « 19 juin 1940. — Nous avons appris et compris hier seulement : la compagnie est lorraine en majorité. ..

» Que va-t-il arriver ?

» C'est le moment de serrer les dents pour ne pas pleurer de tristesse et de rage devant le coup de foudre unique et terrible, et aussi pour tenir, afin de maintenir en nous la France qui ne peut périr...

» Je crois plus que jamais et j'ai confiance...

» Battue par les armes, la France n'est pas morte si nous le voulons. »

Toute une jeunesse, jetée sur les routes et qui espérait follement le passage en Afrique, se redressa ainsi d'un coup sous le fouet. Je me rappelle que le soir de cette journée terrible dans une grange du côté de Mende, nous nous étions rencontrés une vingtaine de jeunes réfugiés et nous avions chanté. La Patrie avait retrouvé son âme. Ce furent des heures de foi et d'espérance, presque des heures de joie. La nudité du désastre nous rendait à notre véritable force.

« Battue par les armes, la France n'est pas morte si nous le voulons. » De Gaulle, quelques heures avant, avait clamé à Londres : « Le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non ! Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et qui vous dis que rien n'est perdu pour la France. »

La résistance était née.

Pendant un mois, Gilbert connut la captivité avec ses camarades. Cette captivité fut dure, humiliante surtout. Il n'aimait pas en parler. Mais je pense qu'il lui en resta des traces ; ces souffrances achèvent de le durcir et de l'identifier davantage à cette génération dont Bernanos a dit admirablement qu'elle n'était pas la génération de la défaite, mais la génération de l'affront.

Le 14 juillet, le camp de Surgères était miraculeusement licencié par les Allemands. La compagnie à laquelle Gilbert appartenait séjourne dans le Gers. Le temps passe. Ils se sentent abandonnés. Avec un groupe de Lyonnais, Gilbert rejoint sa ville et sa famille, puis se fait enrôler dans ce qui va devenir les chantiers de la jeunesse.

Encore une étrange époque — de naïfs enthousiasmes surgissent de la défaite ; chefs de jeunesse et aumôniers croient leur moment venu, et ces pauvres têtes, grisées d'ivresse moralisante, se lancent tête baissée dans l'aventure, sans une minute de critique ou de prévision ; ils sont bien trop persuadés de la culpabilité des autres et de leur propre infailibilité.

C'est le début de cette période où l'on verra des crétins de dix-huit ans se hisser sur le pavois des grands chefs et toute une procession d'enfants de chœur, de bannières, de chanoines, d'évêques — hélas ! — se regrouper derrière la

fausse Jeanne d'Arc : cette fameuse révolution nationale où la stupidité l'emporta de loin sur le crime, et que Bernanos stigmatisa du mot le plus exact : « la révolution des ratés ».

Dans cette faillite et cette effervescence, Gilbert se déclare « désemparé, très désemparé, mais non pas résigné » (22 août). La comédie qui s'annonce, ne le prendra pas au dépourvu : « Je doute des résultats de cette vie scoutie imposée à tous dans une fusion des classes utopique. » (22 août.)

Le groupement où se trouve Gilbert ira s'installer autour du Monestier de Clermont. Les Chantiers en étaient à leur début. Sa vie n'y fut point trop mauvaise. Entre quelques camarades isolés dans la montagne près de Monestier, une vie communautaire s'ébauche. Les chefs sont loin et ne cherchent pas encore à endoctriner les « jeunes ». La Porte du Theil n'a pas encore mis les Chantiers au service des Allemands... Pour se chauffer on coupe des arbres, de temps en temps on fait semblant de construire une route.

Cependant, Gilbert qui reçoit et lit les journaux, s'indigne des inepties que diffuse *Gringoire* sur Hugo et Lamartine. Une nouvelle fois, il jette son cri d'alarme : « La défense de l'intelligence rejoint celle de toutes les valeurs morales. » (28 octobre.)

Une nouvelle fois, il affirme la supériorité de notre idéal : « L'essentiel nous reste, le refus de briser notre intelligence et notre volonté. Et je comprends tout à fait ce que je relis de toi : rester soi-même, être soi-même, condition première, surtout maintenant, pour être aux autres. Ne crois-tu pas que dans la tristesse de tant de reniements, une belle chance s'offre à nous de vivre — qu'aurait benie Péguy — et qu'importent nos chances de succès ! Une situation est-elle désespérée tant qu'il y en a un qui croit et qui lutte, deux peut-être, car la force de l'amitié compte, et Dieu merci, nous ne sommes pas les seuls ! »

Tel se préparait-il à la vie, avec une sorte de joie qu'exaltait le commencement des trahisons. Une belle chance, en effet, s'offrait alors de vivre, et nous l'avons courue, qu'importe si les risques paraissent les plus forts ! Dans ces paroles je vois l'éternel sursaut de notre race, ce même vœu d'un sang qui ne s'attache point au succès. Honneur ! Honneur ! Il était retrouvé, et en plein dans la voie chrétienne ! De tels propos nous lavent à jamais de la « jeunesse du Maréchal ».

Derrière l'idée s'ébauche le projet : cette revue *Notre Jeunesse* (Gilbert prononce le titre) à laquelle on songe à Lyon. Notre Jeunesse... Péguy est derrière. Il est notre maître.

« *Les Cahiers de notre Jeunesse* » étaient une lutte que nous menions ensemble. Et d'autres formes de luttes s'esquisaient. En décembre 42, j'avais pris contact avec les responsables lyonnais du F.U.J. Au début de 43, nous entreprimes de mettre sur pied un groupe clandestin à la Faculté des Lettres. Puis les circonstances aidant, je lance avec Séverane le Comité Inter-Fac qui va s'occuper de répartir les étudiants réfractaires entre les organisations de résistance et les maquis... Gilbert en tout cela s'occupe plus spécialement d'orienter vers la Résistance ses camarades d'A.C.F. Tâche obscure, délicate où l'on agit par conversations, par contacts et qu'il est impossible de restituer exactement — tâche ingrate, parce qu'il doit répéter sans arrêt la même

chose, lui qui a choisi définitivement, à des garçons mal préparés, et qu'il faut incliner peu à peu à la Résistance.

Entre lui et moi, la communion est complète : la patrie outragée est un lien de souffrance. D'Agay, où il était allé pour quelques journées de J.E.C., il m'écrivit en fin de lettre : « Ce matin, à la messe, j'ai pensé à vous et plusieurs fois à notre patrie, avec toi. » (Juillet 42.)

L'avenir le préoccupe, et dans quelle mesure pourrions-nous rester fidèles à nous mêmes ? Que serons-nous, possesseurs d'un métier, mariés (car il aime, et trouve dans son amour l'occasion d'une extraordinaire montée spirituelle) ? Mais s'il y a des répités dans cette vie humaine, ils n'éloignent pas cette volonté de conduire sa vie, d'en faire quelque chose de grand et qui soit absolument conforme à l'honneur (ce mot qu'il ne prononçait jamais, car il le transcendait infiniment de toute sa générosité naturelle, de toute sa charité chrétienne).

Et comme à la suite d'un échec à l'oral du concours de Normale supérieure, je lui avais confié mes amertumes, il me répondit avec ces mots très simples, où passe un souffle prophétique de grandeur : « Je comprends ton dégoût, cette incertitude du présent et de l'avenir, et, quand on tient le bonheur, ce désir de ne pas risquer de le perdre. J'ai songé aussi à une retraite. Mais la Providence est là, qui nous forcera à combattre. Oui, je pressens que nos rêves, nos échecs, nos projets pèseront peu devant les événements. Que notre souci essentiel soit d'être à la mesure de l'inconnu qui nous attend. »

(12 août 1942.)

Engagements

Il est d'usage, à propos d'un résistant, de rechercher la date à laquelle il commença de « faire de la résistance ». En fait, le problème est plus complexe : il est des jeunes garçons qui, dès les premiers mois de 1941, s'enrôlèrent dans les corps francs ou des équipes de renseignements reliées à l'Intelligence Service et pour qui la Résistance fut d'abord une aventure, une suite de « coups durs » plus ou moins dangereux. Et sans doute n'y a-t-il pas deux êtres pour qui cet engagement unique ait eu la même signification, et rien ne caractérise mieux un esprit que le sens que prit pour lui, dans le contexte de ses réactions et de son idéal, l'aventure qu'il courait à ce moment-là. L'action de Gilbert Dru ne prit à ses propres yeux toute son ampleur que lorsque, au cours de l'été 1943, il aperçut clairement ce qu'il pressentait depuis longtemps : que Résistance et Politique ne devaient être qu'une seule et même chose, que la Résistance était la seule forme possible de l'action politique actuelle, et la mère, l'institutrice de l'action politique future.

Jusque-là, en effet, ces deux courants pour lui ne s'étaient pas rejoints. Qu'il fallût résister, que ce fût là une obligation absolue, tant spirituelle que patriotique, Gilbert l'avait rapidement senti.

Parallèlement à cette prise de conscience de la nécessité de l'action de Résistance se précisait en lui une autre existence : celle de l'action à mener sur le plan politique. Il est hors de doute que lorsque Gilbert pensait à la politique, c'est en chrétien d'abord qu'il y pensait. Il ne pouvait sup-

porter l'idée qu'il y eût un domaine interdit à l'influence du christianisme qui était avant tout pour lui un humanisme intégral. Jamais il n'a établi de cloison ni même nettement distingué les devoirs de sa vie universitaire, sa condition de Français révolté par l'humiliation nationale et sa vie spirituelle propre. Dans tous les domaines, sa foi lui imposait une seule et même exigence : celle d'une présence totale dans un monde dont les chrétiens, de plus en plus, ont tendance à se retirer. Cette présence était la forme propre de sa vocation, peut-être même de sa vie religieuse la plus profonde, au point que celle-ci était absolument solidaire de ses activités les plus extérieures et qu'elle subissait inévitablement les contrecoups des fluctuations, les hauts et les bas de son action concrète.

C'est précisément dans le domaine de la politique que la désertion — ou l'aberration — des chrétiens frappait le plus Gilbert et c'est dans la vie politique par excellence qu'il se sentit très tôt appelé à être « présent ». Et à mesure qu'il réfléchissait au sens de cet appel, il comprenait que si le fait d'être chrétien n'implique à lui seul aucun programme, il y avait cependant dans le christianisme une grande exigence qui contraignait ceux qui prenaient au sérieux leur foi à lutter sans répit pour son accomplissement : l'exigence fondamentale de la Justice.

Cette idée de Justice l'obsédait, il disait en riant qu'elle l'empêchait de dormir. Que de controverses passionnées sur le thème de « justice et charité » l'opposèrent à des camarades jécistes que séduisait l'action individuelle et sociale. La terrible primauté du « devoir de justice » s'imposait à lui, au point de lui faire minimiser parfois tous les autres. Et il comprenait mal que tant de jeunes chrétiens, déformés par une éducation incomplète, pussent se refuser à admettre ce qui, pour lui, était aveuglant d'évidence : que la lutte contre l'injustice ne pouvait être efficacement menée que sur le terrain politique, et par des moyens d'action, une formation, une doctrine, qui fussent proprement politiques. Mais de là à définir cette doctrine, il y a tout un long chemin qu'il mit plusieurs années à parcourir. Cependant, dès avant 1940 se dessinaient des lignes de force. Dès l'origine, Gilbert fut pour la tradition issue de la Révolution française et contre les axiomes forgés par Maurras et répétés avec conviction par toute une partie de la jeunesse catholique plus ou moins confusément influencée par lui. Ce sont là des indications très générales, mais qui délimitent les familles d'esprit et préexistent à des choix plus précis.

Je me rappelle avec quelle passion il lisait et me faisait lire « Sept » ; nous avions treize ou quatorze ans. Puis ce fut « Temps Présent » qui était à nos yeux le symbole de ce à quoi nous tenions le plus : l'intégrité de l'homme et la justesse de l'intelligence politique.

Décisive fut ensuite l'influence de la revue d'Emmanuel Mounier, *Esprit*, qui représentait pour les jeunes intellectuels des années 1930-40 beaucoup plus qu'une abstraite publication. *Esprit* fut toujours un centre vivant d'attraction et de rencontres. Autour de Mounier, J. Lacroix, Davenson et beaucoup d'autres se précisait une forme de pensée très neuve qui, gardant du christianisme cette vision centrale de la dignité humaine, rejetait, par contre, toutes les compromissions d'un certain catholicisme avec le conservatisme intéressé du monde capitalisme. Mounier, dans ses ouvrages, *Révolution*

personnaliste et communautaire, le *Manifeste au service du personnalisme*, avait mis à jour les fondements intellectuels et spirituels d'une révolution dont le but est la libération de la personne humaine des esclavages de tous ordres qui entravent son épanouissement.

On ne saurait trop dire à quel point cette pensée était peu dogmatique, peu fermée sur elle-même. Là résidait son pouvoir de séduction sur les esprits : ouverte aux grands courants de la pensée moderne — marxisme, existentialisme, etc. — elle était, elle aussi, « contemporaine de l'événement », du « monde moderne ». Or beaucoup de jeunes chrétiens étaient alors rebutés par le caractère périmé des pseudo-hardiesses d'une « doctrine sociale de l'Eglise » timidement formulée, et dont les champions s'abritaient trop volontiers derrière la lettre des Encycliques de Léon XIII. Gilbert était de ceux-là, et il avait toujours pensé que des textes aussi solennels que les encycliques ne pouvaient que sanctionner l'état contemporain des découvertes de la pensée chrétienne. Aussi les formules de « Rerum Novarum », au lieu d'un programme maximum, lui semblaient être un point de départ, une orientation destinée à guider la recherche et la découverte des chrétiens. Car pour lui, l'Eglise, bien loin d'être une collectivité passive qui reçoit tout prêts des mots d'ordre et des consignes, était une communauté vivante où soufflait l'esprit. Pour lui, les textes pontificaux ne dispensaient nullement les chrétiens du devoir vital de la recherche et laissaient intact le poids de leur responsabilité.

Pour Gilbert, « *Esprit* » et le personnalisme furent la base essentielle, le point de départ enfin trouvé. Il en adopta d'emblée les postulats fondamentaux et les vues essentielles, que par la suite il ne fit que préciser et formuler d'une façon qui convenait mieux à la forme propre de sa pensée.

Or cette pensée était dominée par une exigence spécifique, celle de l'engagement. Ce mot affaibli et décoloré par l'abus qu'on en a fait, représentait pour lui un impératif absolu. Et c'est dans la mesure où la position de Mounier et celle d'*Esprit* en général lui semblaient encore trop théoriques, trop purement intellectuelles, qu'il fut amené à envisager les modalités d'une action proprement politique qui, s'inspirant des principes et de l'esprit du personnalisme, viendrait, par l'épreuve décisive de la confrontation avec la réalité, lui donner tout le poids de la pensée véritablement engagée.

Telle est l'évolution qui le conduisit, au cours des années 1941-42, à rêver d'« un grand parti politique construit sur la base du personnalisme ». Mais ce n'était là qu'un rêve d'avenir, car au cours de ces années d'occupation la seule politique possible s'appelait la Résistance.

C'est alors qu'il eut cette intuition qui devait orienter son action : il aperçut clairement que ces deux nécessités : action résistante, action politique, n'en faisaient en réalité qu'une seule, et qu'amener les jeunes chrétiens à la Résistance, c'était, en les amenant à réfléchir sur les raisons de cet engagement, leur faire prendre conscience de la nature proprement politique, au sens le plus large du mot, le choix qu'ils venaient de faire — ou plutôt leur faire comprendre que ce choix n'avait de sens que s'il était le début d'un engagement qui les menait inévitablement, tôt ou tard, à une action politique. Car s'ils voulaient à l'heure de l'occupation libérer le pays de la servitude à l'égard de l'étranger, comment refuseraient-ils ensuite de lutter aussi contre la

Parachutage d'armes au maquis du Vercors : 4.000 patriotes font face, en juillet 1944, aux assauts de plus de 20.000 soldats allemands.

servitude qui, sous toutes ses formes, accablerait encore la nation ? La libération du territoire n'était que le prélude à la tâche essentielle de la libération totale de la France. A cette heure historique, Gilbert fut un des premiers à sentir cette étroite dépendance du présent et de l'avenir, qui apparut si clairement au moment de la Libération. C'était la forme particulière de son « génie » que d'avoir une sensibilité à ce point accordée à l'événement et de percevoir avant les autres les exigences de l'action à entreprendre pour répondre à tel ou tel ensemble donné de conditions concrètes...

A la lumière de cette intuition fondamentale, toutes les idées qui attendaient en lui depuis si longtemps vinrent soudain se préciser et s'organiser par un phénomène de cristallisation d'une étonnante ampleur. C'était en août 1943. En quelques jours il se mit à rédiger ce qu'il appelait dans ses lettres son « topo », où il résumait en quelques pages des réflexions qui avaient mûri durant de longues années... Ce « topo » comprenait deux parties distinctes : l'une avait pour titre : « Notre Jeunesse vers la politique » (introduction à une action politique des jeunes Français).

La seconde partie, intitulée : « Déclaration » était une sorte de charte qui jetait les bases politiques du futur mouvement. La première rédaction assez confuse, fut souvent remaniée par la suite, mais le contenu ne varia jamais. C'était un projet précis de formation d'un parti politique qui, tout en s'inspirant d'expériences antérieures comme celles du « Sillon » et d'une tradition déjà ancienne de « démocratie chrétienne », affirmait surtout sa volonté révolutionnaire, son désir de rupture avec les mœurs et les formations politiques d'avant-guerre...

Aux termes d'une telle réflexion, Gilbert voyait donc se dresser devant lui un ensemble de tâches précises et diverses : orienter vers la Résistance le plus grand nombre de jeunes chrétiens, les soutenir moralement et matériellement, organiser leur action, leur donner la formation politique sans laquelle leur action présente ne pourrait être féconde pour

l'avenir, enfin jeter des bases de ce grand mouvement politique dont il sentait toujours davantage la nécessité.

Que Gilbert ait pu concevoir avec autant de précision les moyens concrets qui, seuls, lui permettraient de faire passer dans les faits sa volonté d'action, qu'il ait ensuite mené à bien tant de tâches diverses, cela étonnera ceux qui, le connaissant mal avait jugé son esprit irrémédiablement rêveur et chimérique. Ceux-là parlèrent de brusque changement que rien ne laissait prévoir, sans comprendre d'où pouvaient venir ces qualités d'organisation qui se révélaient brusquement.

La réalité est autre. Pour Gilbert Dru, nous l'avons dit déjà, pensée et action ne faisaient qu'un. Et sa pensée à lui se situait à une telle profondeur qu'elle avait dû mûrir lentement, nourrie de la méditation continue des faits, avant de prendre toute sa précision, toute son ampleur. Et c'est alors que, sans qu'il les ait cherchées, lui apparurent du même coup les solutions pratiques. N'est-ce pas là le signe le plus certain que sa pensée était parvenue à sa pleine maturité, à ce moment patiemment attendu où d'elle-même, d'un mouvement intense, elle se transformerait en action ?

Dès lors, Gilbert n'eut plus qu'à « se mettre en quête » pour que, de tous côtés, les confirmations les plus diverses vinsent lui prouver qu'il était dans la bonne voie. L'idée faisait son chemin d'elle-même et la vérité se muait naturellement en efficacité.

.....

Fin août 1943 Gilbert apprend qu'il a été choisi pour représenter les jeunes chrétiens résistants à l'Assemblée consultative d'Alger. Le départ prévu pour septembre est retardé. Gilbert décide alors de monter à Paris en octobre, il y accomplit un travail important d'action et de contacts ; il participe avec le Père de Montcheuil (qui fut tué par les Allemands dans l'attaque du maquis du Vercors dont il était l'au-

mônier), avec Montagne, Simonnet et d'autres camarades, à la rédaction du manifeste des « Equipes chrétiennes » dont l'objectif est d'amener les jeunes chrétiens à la Résistance et d'organiser des tâches de résistance. Il présente et précise son projet de création d'un mouvement politique, issu du combat pour la libération du territoire, mouvement qui dit-il « se caractérisera par sa doctrine et par son style d'action qui fera notre pensée vivante et notre droit fort » ; il recueille des encouragements et des appuis, il connaît aussi des difficultés et des déceptions, mais rien n'ébranle sa résolution. (NDLR).

Actions

C'est avec une entière confiance qu'il entreprend à Lyon au mois de janvier 1944 la double tâche qu'il avait déjà menée à bien — partiellement du moins — à Paris, durant les trois mois précédents de 1943 : organisation de la Résistance chrétienne, recrutement des premiers éléments pour la constitution du mouvement politique.

Mais plus que jamais à Lyon, ces deux tâches tendent à se superposer. C'est ainsi que, Gilbert l'avait pressenti de plus en plus nettement, l'urgence impose toujours davantage la primauté de l'action résistante, mais par ailleurs, ce n'est que dans cette action que se révèlent les hommes capables de mener demain une action politique. C'est pourquoi ceux qui, à ce moment-là, acceptèrent de travailler avec Gilbert sur le plan de la résistance sont les mêmes que ceux qui constituèrent les équipes de base du mouvement politique. Comme lui, ils avaient compris le lien qui unissait nécessairement ces deux formes d'action.

C'est à ce moment-là que Gilbert Dru, par l'intermédiaire de l'A.C.J.F., entre en contact avec Francis Chirat. Il s'agissait à l'origine, de trouver un jeune jociste susceptible de s'occuper de la diffusion des Cahiers et du Courrier du Témoignage Chrétien. Mais ce fut là le point de départ d'une collaboration qui devait devenir de plus en plus étroite, à mesure que s'affirmait l'amitié personnelle de Gilbert et de Francis et le caractère merveilleusement complémentaire de leurs qualités respectives. Francis apportait à Gilbert toute son expérience de militant et d'organisateur, sa connaissance du milieu ouvrier et un solide « réalisme » qui lui permettait de discerner dans les perspectives quelquefois trop générales de Gilbert les formes pratiques de réalisation. Mais aussi une solide culture générale et un goût des idées — qui lui valaient de se faire traiter ironiquement « d'intellectuel » par ses amis — le rapprochaient beaucoup de Gilbert et lui permettaient de le comprendre profondément. Qu'on n'aille donc pas imaginer quelque sommaire division du travail entre celui qui conçoit et celui qui exécute ; de plus en plus, c'est ensemble qu'ils pensèrent et agirent, quoique chacun eût son domaine propre. Et peu à peu aussi, au sein même du travail commun, ils apprirent à se découvrir l'un l'autre et leur amitié gagna les régions profondes de la vie personnelle. Amitié silencieuse d'ailleurs, où les confidences n'avaient guère de place. Mais il y avait chez Francis tout un côté rêveur et fantaisiste que Gilbert aimait d'emblée. Et quand il découvrit tout ce que cette gaité fantasque recouvrait de sensibilité délicate et souvent blessée, tout ce que ce sourire cachait de souffrance silencieuse,

Gilbert lui-même en vint à s'étonner de la place sans cesse grandissante que cette amitié avait prise en lui : « Je n'aurais jamais cru qu'il pût exister une forme aussi complète de l'amitié. »

Communauté d'idéal et d'action étayée par une compréhension toute personnelle, c'est bien là ce qu'il avait toujours recherché dans ses rapports avec les autres.

Par l'intermédiaire de Francis Chirat, Gilbert entra en contact avec l'ensemble des mouvements ouvriers chrétiens, et plusieurs amis de Francis, dont la plupart étaient déjà engagés dans une action résistante, se joignirent alors à l'équipe lyonnaise déjà constituée autour de Maurice Guérin et de Gilbert. Ainsi se forma un premier noyau, composé comme à Paris « d'ainés » et de jeunes, issus pour la plupart des mouvements d'action catholique et représentant à peu près tous les milieux sociaux. De janvier à mars 1944 cette équipe opéra un immense travail de prospection dans tout le Sud-Est afin d'organiser sur le plan local un réseau d'équipes chrétiennes de la résistance et d'entrer en contact avec les organisations de résistance des départements (1). Ces prises de contact permettaient en même temps des échanges de vues plus généraux dont le point de départ était la « Déclaration » rédigée par Gilbert, qui, par les réactions qu'elle suscitait, constituait un excellent terrain de rencontre. Partout on aboutissait à la même conclusion : la nécessité de mener parallèlement l'action politique et l'action résistante, loin d'être une vue de l'esprit, était une des exigences les plus profondes du moment.

Partout les esprits étaient mûrs pour une préparation immédiate à la vie politique de demain et en même temps qu'ils organisaient les « équipes chrétiennes de la Résistance », les responsables départementaux jetaient les premières bases de l'organisation du « mouvement ».

Le seul travail possible, celui d'un premier rassemblement autour d'une direction initiale, avait été mené à bien. Vouloir aller plus loin et préciser davantage était se condamner à tourner en rond dans des discussions stériles.

Avec un sens profond des exigences du moment, Gilbert Dru sentit tout cela très vite. Il comprit aussi que désormais une seule tâche devait primer toutes les autres : celle de la préparation immédiate de la Libération. L'équipe de Lyon résolut alors de « mettre en veilleuse » son activité proprement politique et de se consacrer entièrement à la Résistance. Ainsi naquit, au mois d'avril, le Comité de Coordination d'Action Chrétienne, connu à Lyon et dans la région par ses initiales C.C.A.C., que présidait Maurice Guérin.

Il n'y avait là au fond rien de nouveau, si ce n'est une mise au point de l'organisation déjà existante pour l'adapter aux nouvelles conditions de l'action. Le Mouvement des « Equipes Chrétiennes » s'était, en effet, révélé peu efficace, du fait que ses dirigeants voulaient le maintenir sur un plan trop exclusivement spirituel. Pour Gilbert et ses amis, il s'agissait au contraire, d'organiser et de coordonner pratiquement l'action résistante des chrétiens. D'ailleurs, le C.C.A.C. répondait à une nécessité de fait : à mesure que se précisait l'imminence de la Libération, on

(1) Loire, Drôme, Ardèche, Isère, Savoie, Haute-Savoie, Bouches-du-Rhône, Var.

voyait un peu partout en France se dessiner sur tous les plans les organismes clandestins qui, demain constitueraient l'ossature du pays libéré : comités locaux ou départementaux de Libération, comités ouvriers inter-syndicaux, F.U. J.P. (Forces Unies de la Jeunesse Patriotique), milices patriotiques, etc. Chacun de ces organismes groupait des représentants des divers mouvements de Résistance, et là même où n'existait aucun noyau constitué de la Résistance Chrétienne, on y trouvait presque toujours un représentant chrétien. Il y avait donc dans la région Sud-Est tout un ensemble d'hommes individuellement engagés dans ces organismes au titre de représentants de la Résistance chrétienne, et dont l'action risquait fort d'être sporadique, voire contradictoire. Il s'agissait donc d'unifier cette action, de la coordonner, d'éclairer par des informations et des consignes ces éléments qui se trouvaient le plus souvent abandonnés à eux-mêmes. Telle fut la raison d'être du C.C.A.C. et le réseau interdépartemental qui s'était constitué au cours de l'hiver ne fit que se resserrer. Les contacts se multiplièrent, les organisations locales se précisèrent, et peu à peu une véritable unité d'action fut établie dans la région.

A Lyon même, le C.C.A.C. avait ses représentants au comité inter-syndical C.G.T.-C.F.T.C., aux milices patriotiques, aux F.U.J.P. où Francis était responsable de la zone Sud pour les « Jeunes Chrétiens Combattants » et où Gilbert représentait la « Résistance étudiante », au Comité régional de Libération où Guérin, sous le nom de Patrice, siégeait à côté d'Alban

Le C.C.A.C. prit une extension nouvelle quand le Comité de Libération créa des Commissions chargées de préparer le passage de la clandestinité à la vie publique dans les différents secteurs de l'activité régionale : commission d'épuration, commission de l'enseignement, de la presse, etc. Pour chacune de ces commissions, il fallait désigner un représentant du C.C.A.C. Aussi les réunions se multipliaient, où chacun rendait compte de son travail et où s'élaboraient en commun des décisions à prendre. Gilbert était alors « spécialisé » dans deux branches distinctes : le F.U.J.P., où il avait noué de solides liens d'amitié avec les communistes, et à la Commission de la Presse, où avec Guérin il travaillait à mettre au point le futur quotidien de la Résistance Chrétienne à Lyon. Mais surtout il était l'animateur du C.C.A.C. et c'est lui qui assurait pratiquement la coordination entre les activités souvent écrasantes qui accaparaient les différents membres de l'organisation. Tout cela n'allait pas sans une tension extrême et une fatigue croissante, à mesure que se multipliaient leurs activités. Il fallait penser à bien des choses à la fois et la diversité des préoccupations simultanées exigeait de Gilbert un effort constant de concentration qui, peu à peu, altéra sensiblement sa santé. Mais tous ses amis en étaient là, Francis Chirat le premier — et ce n'était pas le moment de songer au repos. A peine esquissait-on, aux rares instants de détente, un projet de « camp volant » qui devait rassembler au cours de l'été les jeunes dans un coin de l'Oisans que connaissait Francis. Mais plutôt qu'un projet précis, c'était là un mythe bienfaisant auquel on recourait dans les moments de trop grande tension, et ce fut bientôt un thème inépuisable de plaisanteries variées.

A tout cela s'ajoutait pour Gilbert une autre préoccupation : celle d'organiser enfin pour les jeunes ces « cours de formation politique » dont il rêvait depuis longtemps.

Et de fait à partir du mois d'avril, Joseph Hours accepta de faire chaque semaine un cours — ou plutôt une causerie familière — sur l'histoire de la Troisième République à partir de 1900.

Ces cours passionnèrent les quelque vingt jeunes gens et jeunes filles qui se retrouvaient régulièrement dans le local hospitalier de la « Chronique Sociale ». Car c'était tout le déroulement des événements qui aboutirent à la guerre de 39 qui s'éclairait d'un jour nouveau, et après l'obscurité intellectuelle dans laquelle ils avaient été plongés pendant quatre ans, il y avait là pour tous une sorte de révélation. Tout s'enchaînait et devenait compréhensible, les faiblesses d'un régime qui n'avait pas su secouer la tutelle des puissances d'argent, l'immense et obscur pouvoir des milieux les plus suspects — et surtout la grande trahison d'un capitalisme qui n'avait pas hésité à s'allier au III^e Reich par haine de la République, préparant la défaite de 1939 par tous les moyens en son pouvoir.

Tout cela suscitait des discussions passionnées, qui se poursuivaient les jours suivants, et c'était bien la meilleure formation qui puisse être donnée à de jeunes esprits, car la nécessité absolue d'une action dans la France libérée découlait avec évidence de la méditation du passé récent.

Entre les causeries de Joseph Hours étaient parfois intercalés des exposés économiques de Guérin et même un soir, un exposé de Francis sur le communisme, qui suscita des controverses acharnées. Ces réunions n'avaient d'ailleurs rien d'austère ni de rigoureux, elles étaient, au contraire, l'occasion d'une détente qui dégénérait souvent en chahuts — et tel soir où l'on avait accroché un poisson en papier dans le dos de Francis qui, ne s'en doutant pas, participait de son mieux à l'hilarité générale, le fou rire fut tel que Guérin dut s'arrêter de parler et, gagné à son tour, il s'attendrit sur « l'insouciance de tous ces jeunes ». Gilbert allait et venait, détendu lui aussi, toujours à court de tabac et empruntant, à droite à gauche, de quoi confectionner une cigarette de forme irrégulière au moyen d'un appareil préhistorique qui faisait la joie de ses camarades. Ainsi s'approfondissait, dans cette courte détente goûtée en commun, une amitié qui finit par unir fortement ces jeunes garçons qui, six mois auparavant, se connaissaient à peine. A mesure que s'aggravaient la fatigue et les risques, il y avait là pour chacun un foyer de force et de confiance infiniment précieux, et Gilbert se sentait toujours davantage lié à ceux qui partageaient son travail. Seuls ceux qui ont connu cette fraternité de combat savent vraiment quel en est le prix.

Le 26 mai 1944, Lyon subit un sévère bombardement qui ravagea les quartiers de Vaise et l'avenue Berthelot : les immeubles de la place Jean-Macé, où résidait la famille de Gilbert furent alors complètement détruits et c'est à grand peine que leurs habitants s'échappèrent des caves. Gilbert Dru était né dans cet appartement où ses parents demeuraient depuis leur mariage, et voici que lui et les siens étaient plongés brusquement dans ce dénuement absolu des « sinistrés totaux ». Mais la joie de se retrouver tous vivants après une telle alerte (sa sœur et lui étaient sur la rive droite au moment du bombardement et mirent un certain temps avant de retrouver leurs parents) les aida à supporter cette épreuve. Gilbert laissait là ce qu'il avait de plus précieux : ses livres, ses notes, les lettres de ses amis. Mais tous furent frappés du détachement étrange avec lequel il accepta cette perte. Ses amis s'ingénierent à l'« équiper » de leur mieux, et au bout de huit jours il

avait retrouvé un rythme de vie nouveau et de nouvelles habitudes. Et pourtant, il n'y avait dans cette réaction aucune indifférence. Gilbert sentait combien ce sinistre atteignait durement ses parents et fit tout pour les aider et les entourer. Mais il ne s'attarda pas un instant à s'attarder sur lui-même et son acceptation simple et silencieuse était le signe d'une liberté intérieure qui ne fit que s'accroître encore.

Gilbert continua donc de travailler, dans des conditions toujours plus difficiles — à mesure que grandissait l'espoir de la Libération prochaine, se resserrait autour de la Résistance l'étreinte de la Gestapo. Ainsi s'écoula le mois de juin, et l'espérance et l'angoisse grandissaient à la fois dans les cœurs. Au début de juillet, Gilbert et Francis firent à Paris un dernier voyage. Les voies avaient sauté en plusieurs endroits et le trajet dura près de vingt heures, coupé de brusques arrêts et de « transbordements » imprévus. Tous deux étaient alors dans un état d'extrême fatigue et de fièvre à peu près constante. Mais ce voyage fut pour eux l'occasion d'un rapprochement qui jamais n'avait été si profond. Gilbert dit en revenant : « Je sais maintenant que Francis est mon ami, bien plus profondément encore que je ne l'avais espéré. Nous avons parlé de « tout » pendant ce voyage. »

Passion

Le 17 juillet vers six heures, se tint chez Guérin une réunion du C.C.A.C. où l'on discuta comme d'habitude des diverses questions en suspens. Des dirigeants résistants de la Savoie étaient venus prendre contact, et tout se passa comme à l'ordinaire. Mais à la fin de la réunion, Gilbert et Francis voulurent s'attarder quelques instants pour vérifier certains documents. C'est alors que, tous les autres étant déjà loin, trois policiers se présentèrent au domicile de Guérin, dont ils recherchaient le gendre, Thomas, qui se cachait alors à Clermont. Guérin lui-même habitait alors rue Molière sous un faux nom, que la police avait découvert en interceptant des lettres. Ils trouvèrent Gilbert et Francis munis de documents trop compromettants pour que ceux-ci pussent songer un instant à nier l'évidence. La concierge vit descendre les policiers encadrant, l'arme au poing, deux jeunes gens les bras en l'air.

La famille de Gilbert, ne le voyant pas rentrer pour dîner, crut d'abord à un simple retard. Mais la nuit se passa et le lendemain il fallut se rendre à l'évidence. En vain on chercha Gilbert dans tous les locaux où il aurait pu se trouver, jusqu'au moment où on apprit au siège fédéral de la J.O.C. la double arrestation que suivit une perquisition au local où Francis déposait les « Cahiers du Témoignage Chrétien ». Tout fut tenté alors pour savoir quelque chose. Deux jours après, un gendarme français qui avait été pris lui aussi dans une rafle le 17, vint dire aux parents de Gilbert qu'il avait vu celui-ci le même soir au local de la Gestapo, place Bellecour. Gilbert était alors très confiant et l'avait chargé de dire à ses parents de ne pas s'inquiéter. Puis on ne sut plus rien de lui. Un paquet

Place Bellecour, le Veilleur de pierre.

que Germaine Ribière essaya de lui faire passer à Montluc, ne lui parvint pas — ou trop tard.

Dans les étroites cellules de Montluc, il faisait très chaud. Ses camarades et lui, presque nus, passaient leur temps en jouant aux cartes. Il y avait dans la cellule un républicain espagnol avec qui Gilbert discutait longuement. On sait peu de choses ; il était gai, malgré la vermine et la chaleur — en pleine possession de lui-même. Je ne pense pas qu'il ait cru son cas désespéré. Il avait confiance ; et l'on sentait à ce moment approcher la délivrance.

Le soir du 26, il fut appelé, et ne revint pas de la nuit. Cette même nuit, une bombe explosa devant le Café du Moulin à Vent, qui était un lieu de plaisir de la Gestapo. Le lendemain, à midi, une auto déposait des soldats allemands armés place Bellecour, en face du « Moulin à Vent », en plein centre de la ville. Quelques minutes plus tard, une camionnette bâchée stoppait devant le « Moulin à Vent ». Un à un, cinq jeunes gens en descendent, et dès qu'ils ont posé le pied à terre, un civil debout les abat à coups de mitraillette. Gilbert Dru descendit le troisième.

On m'a dit que le civil, lorsqu'il les eut abattus, fit le salut hitlérien sur les corps. Le civil semble-t-il était français...

La foule, considérable à cette heure, assistait stupéfaite. Une infirmière française, qui voulait intervenir, fut repoussée. Un vicaire de Saint-Jean parvint cependant, à midi quarante, à leur donner l'absolution. Mon frère, par hasard, avait vu la scène. Ma mère, aussitôt prévenue, alla chercher le père de Gilbert et l'emmena sur les lieux. C'était la police française qui montait maintenant la garde devant les corps, et c'est un agent de police française qui répondit à ma mère qui voulait approcher et voir le visage à terre : « Mais non, Madame, ce sont des Juifs. »

A cette passion, rien ne manqua, ni l'holocauste en plein cœur de la ville, ni cette exposition de trois heures sous la garde des soldats, ni l'agonie de cette tête bien-aimée, roulée sanglante sur le trottoir, ni cette nuit précédente, incertaine et terrible, ni cette phrase du policier, cette dernière dérision : « Jésus, roi des Juifs ! », ni même ce jeune inconnu, ce disciple qu'il ne connaissait pas et qui allait témoigner pour lui quelques minutes plus tard, dans la foule qui grondait sourdement, un jeune homme parla de barbarie à voix haute. Un individu en civil lui fit signe de le suivre et l'entraîna vers l'immeuble de la Gestapo qui bordait l'autre côté de la place Bellecour.

Non, en vérité, à cette passion il ne manqua rien, pas même le reniement : le lendemain, *Le Nouvelliste*, le journal « catholique » de Lyon, publiait comme les autres quotidiens l'information officielle qui annonçait que les cinq terroristes, coupables de l'attentat du « Moulin à Vent », avaient été fusillés le lendemain sur les lieux de leur crime.

Les cinq martyrs réunissaient étrangement la France. C'était Chirat, qui avait rejoint Gilbert en ce suprême instant, c'était Didier, le chef régional F.F.I., de son vrai nom, Chambonnet, c'était Pfeffer, militant communiste du F.U.J.P., et un inconnu, Bernard, qui payait ce qu'il n'avait pas fait. Deux militants catholiques, un franc-maçon, un communiste... Celui qui croyait au ciel, Celui qui n'y croyait pas...

Quelles qu'aient été les interventions officielles, les corps demeurèrent exposés plus de trois heures et demie. A quinze heures quarante, ils furent enfin enlevés.

Ce ne fut qu'après l'exécution que l'on apprit que Fran-

cis et lui avaient été condamnés à mort comme « dirigeants de la Résistance Chrétienne ». Les Allemands surent donc qui ils faisaient mourir.

Devant l'église de Saint-Alban, pour la messe de funérailles, une foule immense se pressait sur l'esplanade. « Que peux-tu faire pour ces morts que tu ne connais pas ? » dit dans *L'Espoir* de Malraux une vieille femme à son mari qui veut participer au cortège. Et le vieillard se redresse et répond seulement : « Honneur ». C'était bien la même réponse qu'auraient donnée tous ces gens, dont la plupart ne connaissaient ni Gilbert Dru, ni Francis Chirat. Mais, jusque dans le cœur de ceux qui les avaient le plus aimés au plus profond du déchirement il y avait le sentiment d'un obscur, d'un éternel triomphe que nulle force au monde n'aurait pu étouffer.

Il est là gisant sur le trottoir, offert en scandale à une population terrorisée, il est là, percé de trois balles ; et leurs sangs se sont fraternellement étalés. Je demande à nos camarades de le considérer un instant, tombé au seuil de la victoire, au seuil de la « vraie lutte », mêlant jusque dans ses derniers instants le Christ, la France et l'Humanité.

Dans un mois, des hommes libres fouleront ce trottoir. Libres ? Vraiment libres ?

J'en connais qui ne pourront plus passer devant cette façade, qui chaque fois descendront dans la rue pour ne pas poser leurs semelles sur ce macadam où se répandit le sang des cinq fusillés.

Et il y en a, que je ne connais pas et qu'ils n'ont pas connus, qui reviendront les yeux pleins de larmes et les bras chargés de fleurs.

En vérité, il ne pouvait y avoir pour eux de mort plus haute que cet assassinat ignominieux, même pas la mort du soldat, même pas la mort du « terroriste » qui, dans le secret d'une cour, attend, les yeux face aux fusils. Ils n'en sont pas responsables, mais on les a choisis pour être ainsi crucifiés en plein cœur de la ville. Le peuple, qui a fait de ce morceau de trottoir un lieu saint, ne s'y est pas trompé.

Lui, une dernière fois, se trouve parmi ce peuple qu'il a tant aimé, côte à côte avec le Jociste, côte à côte avec le F.T.P. et de tout son corps, une dernière fois, il adhère à cette ville qui est la sienne. Que nos camarades songent encore à cette mort fraternelle, à ces grands devoirs qui naissent d'un sang mélangé.

Dans un mois, il ne sera plus là pour voir les drapeaux, le soleil, la poussière de la victoire, la levée en masse d'août libérateur. Ce qu'il avait tant préparé. Ni la suite, les espérances défaites, la trahison ménagée, et les pauvres politiciens... Ce à quoi il aspirait intensément : la vraie lutte. Et pourtant nous le sentons invisiblement à nos côtés, de quel poids pèse son sacrifice : « Il n'y a que les vies des presque saints qui puissent peser utilement dans la balance. »

La leçon de cette vie et cette mort ne peut intégralement servir. Une partie demeure personnelle, inaliénable. Il appartient à cette génération tendue, politique à l'extrême, qui se posa dès l'âge de raison tous les grands problèmes, et qu'obsédait cet inconnu qu'elle sentait devant elle — cette génération qui peut bien revendiquer maintenant, puisque, malgré les multiples façons dont on aurait voulu la

pervertir, elle se montra extraordinairement courageuse et entièrement prête.

Il se forma dans la J.E.C. moins comme militant que comme chef. Mais il fut éduqué aussi dans le meilleur de la démocratie chrétienne. Il eut pour l'aider les entretiens d'un Davenson, les leçons d'un Lacroix, d'un Joseph Hours, les écrits si souvent relus et médités d'Emmanuel Mounier, la courte existence de *Sept*, *Temps Présent* enfin, et *Temps Nouveau* qui nous furent d'un puissant soutien. Il eut Péguy que nous lisions souvent et qui était un solide fondement de notre amitié dans ces *Cahiers de notre Jeunesse*, dont nous avions voulu que le titre même rappelât sa présence.

On aura remarqué, tout au long des citations que j'ai faites, que dominait chez Gilbert une tenace volonté d'engagement. Nous avons retenu de Péguy ce refus de la désertion intellectuelle ou spirituelle. Nous étions décidés à réaliser. Dans une lettre que précédait cet épigraphe de Garric : « Il faut croire à ce que l'on fait, et le faire dans l'enthousiasme », il ironisait ainsi sur ceux qui, en pleine bagarre, se réfugient dans la chapelle. « Heureusement qu'il y a Dieu comme suprême refuge. Comme c'est simple ! Il suffit à l'homme de démissionner et de s'en remettre aux lois éternelles. Suprême lâcheté, qui se parera encore de grands mots : prière, mysticisme, amour, sacrifice... Sublimes vertus de charité sans fraternité, de fidélité sans amour, reposant sur l'entité souveraine de l'Éternel. Simple oubli que le seul Dieu qui pour nous intéresser s'est fait Homme, a adopté l'Humanité, n'a pas voulu résoudre l'homme par lui, mais le connaître, et pour cela naître avec lui, s'incorporer au monde. Que peut-il penser ce Dieu des Chrétiens, le seul intelligible, de ses « fidèles », qui sautant par-dessus le monde pour aller à lui, l'insultent dans sa personne même ? »

Et en 1940, en pleine Révolution Nationale, attaquant ces catholiques qui voyaient en Pétain un succédané de la Providence en qui ils pouvaient se remettre de tout, Gilbert donnait les consignes suivantes à une amie, militante jéciste : « Non, il faut se rejeter dans la mêlée, à sa place, et en tête, rompre les routines et les habitudes, apporter intégralement le jugement chrétien dans le désordre spirituel, la charité — la vraie — dans la misère sociale. Mais je vous redirai ce que j'ai écrit à tous, en pensant surtout à B. et V. comme jécistes, à vous comme amie — et jéciste aussi. On m'écrit : « Rien n'a changé dans le milieu où je suis (Chimie-Sciences) ». Si c'était vrai, si cela reste vrai pour le mien, le nôtre, pour vous en particulier, quelle trahison, quelle déception ! La Révolution Nationale les bons bourgeois en exultent ! Oui, Révolution : ce fut toujours l'idéal chrétien, jéciste. Nous sommes partis pour cela, aujourd'hui plus que jamais. »

D'un mouvement sûr, d'une pensée pleine, Gilbert s'était dégagé du dilemme où le stupide « pas de politique » nous avait engagés. La J.E.C. d'avant-guerre avait justement réagi contre les passions politiques hâtives qui entraînaient à n'importe quelle folie les jeunes qui n'étaient pas formés. Mais cette réaction purement négative ne pouvait suffire. Il aurait fallu une éducation civique et politique sérieuse. Elle fut à peine ébauchée. Le résultat, ce fut le succès du fameux « charisme Pétain » du R. Père Doncoeur, ce fut l'affolement qui poussa tant de jécistes en Allemagne...

Le Christ fut toujours au centre des pensées et de la

vie de Gilbert. Et d'un même mouvement il anima son action politique. La revendication de justice qui était en lui ne venait pas d'ailleurs. Il la mena jusqu'au bout. Il fut pris avec des plans d'action insurrectionnelle.

J'admire par-dessus tout en lui ce refus d'être écarté, distrait, cette volonté d'être à chaque instant entièrement prêt. Il avait un sentiment très fort des hautes responsabilités qui allaient nous incomber. Il ne cessa de s'y préparer, calmement, solidement, nourri de toute la force du Christ : « Que notre souci essentiel soit d'être à la mesure de l'inconnu qui nous attend. »

Cette volonté d'engagement politique a abouti, et avec quelle ampleur ! Gilbert a puissamment contribué à la fondation de ce qui allait devenir le M.R.P. Mais celui-ci en tant que parti, ne se forma qu'après la Libération. Puisse-t-il être digne du sang dont il est né ! Dans le témoignage qu'a donné Gilbert Dru, il y a, cependant, comme dans tous ceux de cette époque, quelque chose qui transcende infiniment une position proprement politique ; des hommes ont combattu sans souci de la mort contre une barbarie qui menaçait leur être et l'être de la France. De pareils martyrs ne peuvent être monopolisés par aucun parti, bien au contraire, ils commandent et ils jugent les partis, et ils demeurent les critères irrévocables d'une fidélité.

Tout était en cause et tout fut défendu, d'un cœur chrétien ou d'un cœur communiste, d'un cœur et d'un sang toujours français. Il n'y a que les temps d'exception pour permettre que des vies participent aussi pleinement aux valeurs universelles, pour permettre que des morts témoignent aussi intégralement pour la Vérité, pour la Liberté, pour la Justice. Ces vies et ces morts eurent un sens proprement religieux. Mais quels grands devoirs pour les partis et les mouvements qui s'en inspireront désormais ! Car s'ils veulent être fidèles, il faudra bien qu'il y ait en eux aussi quelque chose qui dépasse la politique : tel est le vivant, l'incessible héritage de la Résistance. Je songe, entre autres, à une phrase de Gilbert, qui émerge souvent à ma conscience, comme une devise dont elle a la frappe ardente, parce qu'il y a concentré le cri de son âme : « Que sera notre vie si elle n'est pas jusqu'au bout une protestation passionnée contre le mensonge ! »

Je ne prétends pas avoir dévoilé cette conscience. Ce n'était pas mon but.

Cette part mystérieuse de son être, ce côté à la fois poétique et bizarre, qui me faisait lui écrire : « J'aime en toi cette perpétuelle déception que tu m'infliges », les promenades dans la ville, les rêves, les longues paroles dans la nuit des camps, dans la nuit de Paris, tant d'espoir, tant d'amour, et ce visage qui ressuscitera, je laisse tout cela à ses parents, à ses amis, à lui.

Il avait fait un immense effort pour vivre avec le Christ, et méditant sur la mort du Christ (implicitement sur sa propre mort), il écrivit au bas d'une lettre ces quelques lignes que je considère maintenant comme son testament :

« Ne pas s'humilier et s'abaisser devant des assassins : simplement les plaindre. Et toutes les chances de vaincre nous restent, si précisément nous sommes de ceux qui, il y a deux mille ans, ont fait la plus grande Révolution du monde. Il faut en revenir là. »

Jean-Marie DOMENACH (1947).

Les Cahiers de notre Jeunesse et Gilbert Dru

DIX-HUIT numéros des « Cahiers de Notre Jeunesse » ont paru à Lyon de juin 1941 à juin 1943.

Albert Gortais, alors secrétaire général de l'Association Catholique de la Jeunesse Française (A.C.J.F.), fut le fondateur de la revue et Gilbert Dru en fut la « cheville ouvrière » comme secrétaire général de la rédaction.

L'article de Gilbert Dru que nous reproduisons ici, et qui date d'octobre 1941, est un témoignage de cette liberté d'expression dont « les Cahiers » ne se départirent jamais et qui leur valut d'être suspendus temporairement, puis définitivement interdits par le gouvernement de Vichy. Dans cet article, Gilbert Dru visait les propos des journalistes de la presse officielle et des propagandistes du Maréchal qui, attaquant l'intellectualisme, faisaient, par le biais de ce camouflage vulgaire, le procès des intellectuels et de l'intelligence rendus par eux responsables de nos malheurs et de notre défaite et, ayant pris ainsi leurs distances avec l'esprit pouvaient, en toute sécurité, prêcher l'obéissance aveugle au « grand soldat, chef de l'Etat ».

L'équipe animatrice et responsable des « Cahiers de Notre Jeunesse » était composée de : Albert Gortais, André Mandouze (qui devint rédacteur en chef en 1942), Jean-Marie Domenech, Maurice-René Simonnet, Christian Rendu, Henri Chambre.

Le premier numéro des « Cahiers » s'ouvrit sur un éditorial d'Albert Gortais qui en appelait à l'honneur français : « Cessons de battre frénétiquement la coulpe de la Communauté française... C'est l'avenir qui nous intéresse, un avenir qui dépend de nous. » Et une citation de Jean Guehenno donnait tout son sens à cet éditorial : « La vraie trahison est de suivre le monde comme il va et d'employer l'esprit à le justifier ».

Dans tous les numéros qui se succédèrent, le régime de Vichy, les solutions totalitaires, le nazisme étaient battus en brèche.

La revue de presse était rédigée par Gilbert Dru qui, avec une pertinence incisive, traitait les publications « Vichystes » par des méthodes où la dérision se joignait à la critique.

Le numéro 18 de juin 1943, qui provoqua l'interdiction définitive des « Cahiers » contenait un éditorial dans lequel André Mandouze, qui était aussi le Directeur adjoint du « Témoignage Chrétien » clandestin, proclamait le refus de la collaboration et la résistance au Service du Travail Obligatoire (S.T.O.), déportation camouflée : « Nous ne voulons pas croire que la France ait dit son dernier mot. Nous ne voulons pas croire que la petite fille Espérance ait déserté son jardin préféré pour n'y laisser que des êtres en proie au désespoir. Nous ne voulons pas croire que les « Soldats de la Vérité » puissent accepter de prêter leurs bras à des besognes démoniaques. Nous ne serons pas des résignés et, s'il ne nous est pas permis de faire plus, nous saurons au moins avoir le courage de dire « NON ». Cet éditorial était bien dans la ligne du mot d'ordre fier et digne lancé dans le n° 1 des « Cahiers » : Mieux vaut souffrir que trahir.

Avec Esprit, Confluences, Toutes aures, Poésie 42, Temps Nouveau, Positions (dont le directeur était Roger Radisson), Les Cahiers de Notre Jeunesse partagèrent l'honneur d'être les derniers représentants de la presse française indépendante, celle qui refusait les consignes de la Révolution Nationale de Vichy et qui s'opposait à la contamination de la France par « l'ordre nazi ». — H. B.

DE L'INTELLIGENCE EN TEMPS DE CRISE

par Gilbert DRU

APRES toutes les grandes faillites humaines, au milieu du désarroi, deux attitudes se forment dans le même refus du sort actuel.

Beaucoup — et la plupart — ne conçoivent nul autre espoir (on ne peut certes dire Espérance) que celui d'un retour à l'étape précédente pour une vie plus confortable. Habitants de choix des royaumes de la décadence : sans courage, sans imagination, ils ont peur de la mort et sont incapables de vivre.

Mais dans l'abattement général il est heureusement des énergies qui se lèvent dans la volonté commune de retourner la fortune, de recréer de la vie. C'est le souffle d'une jeunesse qui se refuse à la mort, qui communique dans l'espérance — non d'un retour — mais d'une révolution.

Sursaut confus — complexe comme la révision des anciennes valeurs qui ont sombré dans le désastre, devant les nouvelles valeurs exaltées par le triomphe. Ceux-là, qui gardent la tête froide et pure la flamme intérieure, se refusent à la tentation, alors pesante, de renier tout ce qui est d'un passé amer, de tout confondre en un même lot d'erreurs fatales. Aux sollicitations intéressées qui aiguissent cette tentation naturelle, ils disent non, se gardant de la confusion terrible d'un reniement pur et simple. La Rénovation qu'ils veulent est à la fois purification des valeurs immortelles et intégration des valeurs authentiques jusque là méprisées.

C'est ainsi que l'on peut situer le plus grave, le plus confus débat de notre crise actuelle : le procès de l'Intellectualisme.

Procès qui s'imposait certes au premier chef, dans l'effroyable effondrement de toute une civilisation, de toute une conception de vie. Procès de ceux qui en avaient la garde, de ceux qui étaient les dépositaires de la pensée, des idées qui menaient ce monde terrassé.

Beaucoup, de bonne foi, ont fait l'examen de conscience nécessaire...

Mais le goût s'est vite répandu d'un dénigrement systématique, avec un zèle inattendu, avec une joie peut-être maladroite, bientôt insolite, révélant plus qu'une psychose, une véritable tactique.

C'est alors que le drame est apparu dans tout son pathétique aux esprits lucides, aux âmes de bonne foi : derrière la critique fondée de vices évidents c'était l'assaut concerté, délibéré, contre notre pensée même, l'invitation cynique à déposer notre intelligence sur l'autel du reniement fallacieusement nommé « rédemption ».

Faire passer à travers des valeurs spirituelles viciées le soufflé purificateur : soit. Immoler nos intelligences en ce monstrueux holocauste à des divinités douteuses : jamais.

C'est le cri qui, irrésistiblement, a jailli de nos cœurs de jeunes, gardiens de la pensée française et de l'humanisme chrétien.

Quel problème réclame plus de l'intelligence que la révision loyale des valeurs sur lesquelles se fondent nos vies ?

Quelle exigence plus impérieuse — à l'heure où la manœuvre déjouée renonce à l'innovation directe, honteuse, pour se camoufler en des suggestions équivoques — que l'exercice d'une *intelligence qui discerne*, d'une intelligence qui, c'est la définition même, « choisit entre » les anciennes valeurs contestées et les nouvelles valeurs exaltées ?

Laborieusement, dans l'angoisse parfois — car il ne s'agit plus d'un jeu intellectuel mais de *l'enjeu* de nos vies — avec un amour plus grand pour la chose menacée, ce talent sans prix, don de Dieu et qui est son Esprit même, nous cherchions à tracer dans le chaos des formules la voie droite, la « voie royale » où s'épanouiront nos vies.

« Il nous faut cultiver notre corps ». « Notre pauvre frère le Corps »... il est inutile d'épiloguer sur un thème connu. Que de trahison envers notre culture physique ! Dieu merci, le temps est révolu du mépris triomphant de l'exercice corporel. Les meurtrissures encore sensibles de notre chair battue, soulignent le devoir trop méconnu...

Mais nous disons non, s'il s'agit de l'apologie du muscle roi — sachant que nos dieux ne sont point ceux « du stade », qu'il y a pour nous des joies plus hautes que celles de l'« analphabétisme », que nous sommes héritiers d'une civilisation éternelle.

« C'est en fait de l'individualisme. Nous devons bâtir la communauté ».

La communauté, qui plus que nous, l'a réclamée ? Qui plus que nous, l'a ébauchée avant le leçon des événements ? Qui, plus que nous, a demandé à réaliser le travail d'équipe, la vie en équipe ? La communauté, c'est le but de notre révolution chrétienne. Elle est déjà inscrite au plus profond de notre Foi, en l'admirable mystère du Corps Mystique, fin suprême de la communauté humaine pour laquelle nous travaillons.

Mais quand s'élève l'insinuation que cette Révolution exige d'abord la renonciation à la culture de l'intelligence, sauvegarde de l'autonomie des personnes, quand elle demande la fusion des individus en des « alliages » anonymes, alors que nous proclamons bien haut la primauté des valeurs personnelles, le respect de l'originalité profonde des vocations personnelles, car, pour nous, Communauté signifie bien *Communauté vivante de personnes vivant de leur vie propre, épanouies dans le sens voulu par Dieu* — et non collectivité de morts soumis aux impulsions impersonnelles de fausses idoles. Et nous affirmons qu'il s'agit bien moins de réduire des oppo-

sitions que d'exalter des personnalités, pour l'échange et le dialogue nécessaires, respiration même de la vraie communauté entre Français, entre nations.

« Le temps est passé des méditations stériles. Il faut agir ».

Oh ! comme nous avons senti au plus profond le mal causé par le goût de ces belles synthèses vides, de ces constructions idéales — par cette satisfaction en une critique systématique, incapable de construire.

Mais si la plupart d'entre nous ont été des « intellectuels impuissants », est-ce là une raison suffisante pour nous autoriser à devenir des « politiciens irresponsables » ?

Quel serait donc le fondement d'une action non précédée d'une réflexion sérieuse ? Quelle serait donc la signification d'une action, adhésion aveugle à des formules « claires » mais reçues toutes faites et non « éclaircies » par le jugement ? Quel serait enfin le sens de cet engagement de nos vies, sans savoir où elles se dirigent ?

Non, nous ne pouvons renoncer à être les « maîtres », les « responsables » de nos vies. Nous ne pouvons accepter de les perdre en une agitation vaine où nous n'apporterions que gestes vides, rejoués, que paroles creuses, et répétées.

Disons plus, nous nous refusons à engager notre jeunesse sous le signe de l'irresponsabilité et de la bêtise, dans l'arène à nouveau ouverte de la politique — à suivre l'exemple des partis renaissants déjà prêts pour les haines nouvelles. La France à rétablir exige de nous autre chose.

À quoi bon poursuivre ? sous les critiques les plus fondées, sous les leçons que de bon cœur nous acceptons pour nôtres, voici que transparait toujours, sournoise ou avouée, la même invitation à renoncer à l'intelligence, dernier rempart contre lequel la force brutale est impuissante.

On nous dira qu'il est facile d'abandonner sa vie aux mots d'ordre ou aux passions : nous méprisons cette facilité. On nous dira qu'il est bien naïf de garder le culte vétuste de valeurs périmées, que le sage réalisme consiste à accepter « l'éclair foudroyant » qui, dissipant nos ténèbres, nous dispense d'ouvrir les yeux : nous ne voulons pas être de ces faux sages.

D'autres se sont déjà flattés d'avoir éteint dans le ciel les étoiles, ils n'ont point empêché que brûle, aussi vivace, la flamme immortelle de nos âmes.

Mais nous savons aussi que la lumière ne se tient point cachée sous le boisseau — qu'elle nous est donnée pour être répandue partout, pour rayonner partout — foyer de vérité et de Vie. Notre intelligence ne nous appartient pas. Elle est don de Dieu, pour être communiquée aux autres. Plus impérieuse à notre époque c'est l'exigence d'une *intelligence qui montre la voie, qui milite*.

Il nous est certes loisible de nous soustraire aux contingences pénibles, de dédaigner les données défavorables de la situation présente pour nous retrancher en une vie spirituelle coupée de la réalité mauvaise, hors de ses atteintes. A l'intérieur de ce domaine clos, inaccessible, il nous serait permis d'élever des vœux vers une quelconque divinité et d'attendre un dénouement favorable, hypothétique en nous livrant à la critique hautaine d'événements auxquels nous n'avons point part.

Vaine satisfaction. Quand l'ouragan déchaîné entraînera à nos yeux épouvantés tout un monde, laissé par notre absence aux forces impures, il nous faudra à notre tour opter pour le ralliement — suicide spirituel — ou bien pour je ne sais quelle solitude absolue plus atroce que la mort.

Nous n'avons pas refusé l'abandon pur et simple pour la voie plus séduisante d'une rupture avec la vie, autre forme de trahison aboutissant à la même faillite. Nous n'avons pas

choisi l'intelligence pour la laisser se dessécher dans une orgueilleuse abstention, pour la soustraire à sa mission de guide du monde.

Non. Nous savons qu'une intelligence vivante « n'est point neutre », mais que, comme la vie, « elle consiste à prendre parti ». Portant en nos âmes la grande leçon de Péguy — dont la découverte pour nous ne doit rien aux clameurs nouvelles de ses frais disciples — nous prenons parti pour une intelligence engagée dans nos vies. Nous prenons parti pour la « défense et l'illustration » de la pensée française, pétrie de christianisme et qui ne peut périr. Et ce choix même exige *une intelligence active en éveil, incarnée en nos vies et, par elles, engagée dans la Cité charnelle, dans cette Cité souffrante dont nous sommes.*

Une intelligence qui cherche, une intelligence qui guide. Une intelligence qui, par notre vie, découvre et montre le chemin du salut. Telle est l'exigence de notre vocation d'intellectuel que nous n'avons pas choisie mais que Dieu a voulu pour nous. Simplement nous l'acceptons. Totalement.

En pleine conscience de la portée de cette acceptation, de l'enjeu du combat où nous nous engageons. Enjeu exaltant qui fait de nous les champions de la plus magnifique des causes, puisqu'il s'agit de maintenir ce royaume spirituel contre lequel s'épuisent les fureurs forcenées — et qui est l'âme immortelle de notre chair (française) humiliée — les champions de la plus certaine des promesses.

Gilbert DRU. Octobre 1941

Gilbert Dru tel que je l'ai connu

par Maurice GUERIN.

SUPERIEUREMENT intelligent, d'une extrême modestie, d'un courage tranquille et d'un désintéressement absolu, tel était à mes yeux Gilbert Dru, ce jeune étudiant de 24 ans, au physique apparemment fragile, qui vint un soir me trouver dans le minable logement que j'occupais pourvu d'un nom d'emprunt, rue Molière, sous les combles, avec ma femme, avec de temps à autre ma fille aînée et son mari, ancien prisonnier de guerre et maquisard toujours en mouvement.

Il venait me confier son idée de fonder un mouvement politique qui ne serait pas un parti et devrait grouper les hommes et les femmes ayant ensemble « travaillé » dans la Résistance et la clandestinité à libérer la France et à restaurer la démocratie. Il m'apportait son plan, rédigé sur de pauvres feuilles de papier, et nous nous mêmes immédiatement à l'examiner. Sur ces feuillets, nos écritures se mêlèrent et la fierté m'en est restée d'avoir collaboré pour une très humble part à l'œuvre d'un jeune penseur qui devait mourir en martyr.

J'approuvais avec enthousiasme son idée. Je dis bien « son » idée, car elle était de lui en tout premier lieu, et il venait me demander ce que j'en pensais, si je trouvais qu'il l'exposait avec assez de clarté, moi qui n'avais sur lui que la seule supériorité de l'âge, qui n'est guère aujourd'hui appréciée des jeunes ! Qu'il me fit confiance à ce point, avec cette incroyable simplicité, cette modestie hors série, me plongeait et me plonge encore, plus de vingt ans après, dans une sorte d'émerveillement.

Au bout de plusieurs heures, Gilbert me quitta, non sans m'avoir demandé de présider le « Comité de Coordination et d'Action Chrétiennes » (C.C.A.C.) constitué avec le concours de quelques jeunes de sa trempe, dont Francis Chirat, son inséparable compagnon, qui militaient dans le Sud-Est, dans le Rhône, la Loire, l'Isère, la Drôme et l'Ardèche... Il lui semblait que l'ancien qui sortait de prison pour avoir défendu la Cause à laquelle il s'était lui-même consacré corps et âme pouvait être un guide utile. J'acceptai sans même me dire qu'un autre, peut-être eût été plus qualifié, parce que plus jeune, pour occuper ce poste qui n'était pas seulement honorifique...

Nous nous retrouvâmes souvent avec ceux qu'il amenait dans ce même local où nous tenions de véritables « conseils de guerre ». Entre temps, Gilbert voyageait. Il allait jusqu'à Paris où il poursuivait la réalisation de son idée, à laquelle s'associaient quelques aînés qui vinrent, eux aussi, rue Molière, avant de convoquer, notamment à la « Chronique sociale de France », de plus vastes auditoires. La plus grande franchise régnait entre nous et je me souviens d'un débat qui s'engagea rue Molière sur des initiatives de Gilbert Dru qui furent critiquées avec une injuste sévérité dont je garde un souvenir attristé. Il subit le choc sans révolte, humble-

ment, et, la réunion terminée, il m'en parla sans amertume, joignant à son inébranlable volonté d'aboutir une humilité reflétant son profond esprit chrétien.

Le quartier qu'il habitait fut bombardé dans les derniers mois de l'occupation. Il ne resta que des ruines de l'immeuble qui abritait sa famille. Lorsqu'il me l'apprit, ce fut avec un sourire digne de François d'Assise. « Je n'ai plus rien, rien, me dit-il, mais cela m'est parfaitement égal. » Et il continua son action.

Pas pour longtemps, hélas ! Jean-Marie Domenach a raconté comment il fut, en compagnie de Francis Chirat, pris par la Gestapo qui venait nous chercher, mon gendre et moi, dénoncés par je ne sais qui.

Nous avions tenu, au nombre de onze, une réunion du C.C.A.C., toujours au n° 30 de la rue Molière. Un par un, nous nous en allions, Gilbert et Francis demeurèrent seuls avec moi. Mais je partis à mon tour pour une autre réunion où d'autres résistants devaient examiner la question des municipalités à mettre en place au lendemain de la Libération. A 17 h. 55, je laissai donc mes jeunes amis penchés sur une carte d'Italie. Ce fut ma dernière vision d'eux, vivants. C'était le 17 juillet 1944.

Cinq minutes après mon départ, la Gestapo sonnait à la porte. Sans méfiance, Gilbert et Francis ouvrirent. Quelques instants après, ils descendaient, les mains en l'air, suivis des agents de la police allemande. Mlle Spicher, la sœur de notre camarade Louis Spicher, mort lui aussi des suites de son dévouement prodigué sans souci d'une santé extrêmement précaire, vit la scène. Par extraordinaire, elle savait où j'étais. Elle vint me prévenir de ne pas rentrer. Sans elle j'aurais été pris, moi aussi, dans la souricière qui resta tendue pendant une semaine.

Gilbert et Francis, incarcérés au Fort Montluc, en furent extraits avec trois autres prisonniers le 27 juillet à midi, et massacrés sur la place Bellecour, « pour l'exemple », parce que la Résistance avait fait sauter le café du « Moulin à Vent » sur cette même place, alors qu'ils étaient déjà en prison... Un communiqué de la Kommandantur les qualifiait de communistes... exécutés sur le lieu de leur crime !...

A l'emplacement même de leur martyre, s'élève aujourd'hui le monument dit « Le Veilleur de pierre ».

Le jour où s'accomplit ce massacre, je devais participer à une autre réunion en dehors de la ville. J'avais rendez-vous à 17 heures, dans les jardins du Calvaire, à Fourvière, avec la fiancée de Gilbert Dru, Denise Jouve. A sa place je vis arriver trois jeunes membres du C.C.A.C. l'air accablé. L'un d'eux, Christian Rendu, se détacha du groupe et me dit simplement : « Gilbert, Francis... » « Fusillés ? » demandai-je. Ils baissèrent la tête en signe d'affirmation : le crime était consommé.

Maurice GUERIN.

La PENSÉE POLITIQUE de GILBERT DRU

Un texte de Gilbert Dru
présenté par
Maurice-René Simonnet

GILBERT DRU fut l'un des fondateurs du Mouvement Républicain de Libération qui devait devenir le Mouvement Républicain Populaire. Son engagement dans un mouvement d'action catholique spécialisée : la J.E.C., puis son engagement dans la Résistance le conduisirent à l'engagement politique.

Cet engagement fut raisonné et réfléchi.

Pour amener d'autres jeunes au même engagement, Gilbert Dru se proposa de publier les raisons de son choix. Il rédigea en 1943 trois projets qu'il retoucha après les avoir soumis à la critique de plusieurs amis à Lyon puis à Paris, et qu'il fonda finalement en un seul document de 24 pages dactylographiées intitulé : « Projet d'introduction à une action révolutionnaire des jeunes Français. »

Ce document a une valeur historique, car il exprime la pensée à la fois d'une génération et d'une famille politique qui devait jouer un grand rôle à la Libération dans la vie politique de plusieurs pays européens.

La publication intégrale de ce texte n'est pas matériellement possible dans le cadre limité de cette revue. Nous n'en donnerons donc que des extraits en évitant autant que faire se peut que cette réduction soit une mutilation.

Et d'abord, pour bien saisir ce texte, il importe de le situer. La pensée politique de Gilbert Dru s'insère dans une situation politique complexe, au confluent de trois régimes. La III^e République est morte depuis peu, le 10 juillet 1940 à Vichy. Mais les hommes politiques de la III^e République sont, eux, bien vivants et au fur et à mesure que la défaite de l'Allemagne devient plus probable, ils comptent bien restaurer le régime que Vichy n'aura interrompu qu'un moment. Gilbert Dru est le porte-parole de sa génération quand il refuse cette restauration de la III^e République et donne les raisons de ce refus.

La scène politique française est alors occupée par le régime de Vichy, qui espère survivre à la faveur d'une paix blanche qui mettrait un point final à la guerre mondiale sans qu'il n'y ait ni vainqueur ni vaincu. Mais le gouvernement s'enfoncé chaque jour un peu plus dans la collaboration avec l'Allemagne hitlérienne, copie chaque jour un peu plus les institutions et les méthodes totalitaires, et les Français qui en juin 1940 auraient voté à 90 % pour Pétain sont prêts à ratifier massivement le prochain écroulement du régime de Vichy.

Gilbert Dru traduit bien l'état d'esprit d'une géné-

ration de militants démocrates et chrétiens quand il s'oppose résolument au régime de Vichy.

C'est donc un nouveau régime politique qu'il faut instituer, puisqu'on ne veut ni rétablir la III^e République ni maintenir le régime de Vichy. Ce nouveau régime est préparé par des hommes neufs qui, dans leur quasi-totalité, n'ont pas été engagés dans les responsabilités de la politique avant 1940 et encore moins sous Vichy : ce sont les résistants. Ils représentent des courants politiques très divers puisqu'ils vont du général de Gaulle aux communistes. Mais ils sont d'accord sur quelques options essentielles et d'abord sur la nécessité de créer une République nouvelle.

Telle est la situation politique dans laquelle Gilbert Dru insère son effort de pensée et de réflexion, rédige son « projet d'introduction à une action révolutionnaire des jeunes Français ».

Il divise son projet en cinq parties. Tout d'abord, il analyse les forces en présence ; puis il propose à la République nouvelle une mystique : celle de la Libération ; ensuite il souhaite la constitution de formations politiques neuves différentes des anciens partis, et se prononce, dans la quatrième partie pour la réunion, au sein d'une même formation, de deux courants, artificiellement séparés depuis la Révolution : la tradition de l'humanisme chrétien et celle de l'humanisme laïque.

Mais Gilbert Dru n'est pas qu'un homme de pensée, il est aussi un homme d'action et la dernière partie de son « projet » est consacrée à l'action politique et spécialement à l'action des jeunes.

Voici de larges extraits de ce projet, document pour servir à l'histoire de ce qui s'est passé il y a vingt ans, mais aussi occasion d'examiner ce qui s'est passé depuis vingt ans, et peut-être même matière à réflexion sur ce qui nous reste à faire dans les années à venir afin que nous ne soyons pas trop inégaux à l'idéal de Gilbert Dru qui n'était pas un rêve mais une exigence.

Dans la grande nuit qui, depuis plus de trois années, s'étend sur notre pays, une vérité commence à s'imposer à l'attention de ceux qui, à travers le désastre, ont conservé foi en la France, pris sur eux sa souffrance, cru en sa résurrection.

Maintenant qu'approche le jour où la France, les mains déliées pourra commencer à se refaire, il est temps pour les meilleurs de ses fils de préparer ce passage nécessaire d'une action négative, d'opposition,

de défense, à une action positive de reconstruction, de rénovation.

Il est temps de songer à maintenir et à prolonger cette fraternité née du combat commun, afin que la France combattante devienne la France révolutionnaire !

Nous sommes des jeunes qui entendons l'appel de cette nécessité « historique ».

Notre geste est une réponse à l'attente de la France.

Nous pensons que c'est à ceux qui se sont engagés corps et âme dans cette voie douloureuse de la Rédemption française, que revient le droit et qu'échoit le devoir d'être aussi les artisans de la Renaissance totale de notre patrie.

Nous pensons que c'est aux jeunes en particulier, qu'incombe cette mission, aux forces neuves, capables de rompre avec les routines du passé pour se tourner vers des solutions nouvelles et hardies.

Nous sommes des jeunes qui reconnaissons en nous un élan intérieur, une foi à la hauteur des exigences des temps présents.

Nous sommes des jeunes qui entendons l'appel de ceux qui seront les jeunes révolutionnaires français.

Notre geste est une réponse à l'attente de notre jeunesse.

Mais cette volonté et cet élan ne doivent pas faire de notre jeunesse une troupe fanatique et inconsciente, aux mains, et à la merci des candidats dictateurs, prête à se lancer dans n'importe quelle aventure.

« Révolution » n'est pas pour nous qu'un mot exaltant et vide, une idole dont nous deviendrions les vassaux inconscients.

Notre foi se fonde sur l'intelligence de nos convictions.

Notre rupture est une fidélité.

Au-delà des classifications périmées, nous avons conscience d'une même appartenance spirituelle — plus profonde que les divergences de tempérament ou de vocation.

Avec l'aide de nos « maîtres », nous voulons reconnaître ces racines, cette source. Avec eux nous voulons découvrir et définir les bases de cette fraternité qui aujourd'hui nous unit contre, et qui demain, devra se fonder sur une mystique, sur une doctrine positive.

Nous sommes des jeunes qui ressentons l'attente d'une véritable doctrine révolutionnaire.

Notre geste est une réponse à « l'appel d'une tradition plus profonde ».

Certains estimeront que l'heure n'est pas venue, que les conditions ne sont pas réalisées de la naissance d'un mouvement politique constructif.

Nous le pensons aussi, mais nous croyons justement qu'il dépend de nous de créer ces conditions sans attendre.

Depuis deux ans, bien des idées ont été « jetées en l'air », bien des plans couchés sur le papier, bien des vœux émis au hasard des discussions. Il est temps maintenant de jeter les premières bases concrètes d'un mouvement qui réponde à cette attente.

Si cette préparation n'est pas le fait des éléments engagés dans le présent combat et désireux de rompre avec les formules du passé, d'autres auront pris soin

de mettre sur pied quelques « replâtrages », quelque édition, « revue et corrigée » du système d'hier, qui, faute de solutions neuves, s'imposeront au grand jour de la Libération d'une nouvelle virginité avec la force et le prestige de découvertes uniques.

Nous aurons alors le choix entre un engagement médiocre et vicié au départ — comme le fut celui de la III^e République — ou une abstention hautaine et stérile.

C'est pourquoi nous nous portons en avant-garde, sans nous soucier des sages, des sceptiques, des « néo-attentistes » pour préparer les conditions psychologiques, doctrinales et pratiques qui soient à la mesure de cette triple exigence : des nécessités de l'heure, de notre foi intime, de nos convictions profondes et qui permettront l'incarnation de la volonté révolutionnaire de tant de Français.

Au départ, nous ne nous présentons pas avec un « programme » tels les « faiseurs de mouvements ».

Nous voulons, nous proposons simplement avec le concours des « premiers de nos maîtres » qui ont accepté d'appuyer notre effort, de définir l'esprit dont nous sommes, les bases doctrinales, sur lesquelles doit se fonder notre fraternité, les grandes lignes du mouvement dont il nous appartient de préparer la création.

Ces réflexions, ces recherches sont pour nous inséparables de notre action présente, inséparables de premières réalisations immédiates, de l'ébauche concrète de ce mouvement dont elles préparent les conditions tactiques et pratiques.

C'est ainsi que le projet que nous présentons aujourd'hui ne constitue pas simplement un vœu de plus — mais le premier travail, le premier engagement d'équipes de « jeunes » aidées par une équipe d'« aînés ».

Nous appelons à cette tâche tous les Français de bonne volonté qui reconnaîtront dans ce geste la première réponse concrète à leur attente.

Après cette introduction, Gilbert Dru consacre la première partie de son projet aux « Nécessités extérieures ».

Il passe en revue les forces en présence : forces de réaction : fascismes, conservatismes, et forces de révolution : communisme et son nécessaire contrepois : un mouvement « révolutionnaire démocratique et spiritualiste ».

La seconde partie mérite d'être citée intégralement.

BASES ET GRANDES LIGNES DOCTRINALES

Nous voici maintenant au point où il nous faut essayer de définir l'objet de nos aspirations encore générales et assez vagues.

Après avoir exposé vers quoi tendent nos besoins et nos vœux, que confirment l'observation des nécessités politiques internes et extérieures, il est temps d'indiquer les fondements essentiels du rassemblement dont nous souhaitons la naissance.

Quels en seront les principes, la forme, la structure ?

Une remarque s'impose d'abord qui restreint le champ de nos préoccupations immédiates. La question de « programme » qui constitue en général le souci premier des « faiseurs de mouvements » nous semble pour le moment devoir être reléguée au second plan.

Il n'est pas en effet dans notre intention de formuler « au départ » un programme précis et rigoureux.

d'inspiration chrétienne », dont l'opposition jusqu'à ce jour est due bien plus à des équivoques sentimentales et historiques qu'à des raisons politiques.

Sans doute, nous ne méconnaissons pas toutes les difficultés psychologiques, toutes les « positions prises » qui risquent de s'élever, mais sans nous arrêter longuement à cette équivoque que nous devons nous efforcer avec une bonne volonté commune de compréhension, de dissiper, nous savons qu'une conciliation et un accord doctrinal sont actuellement possibles sur une République personnaliste et communautaire, libératrice de l'homme et du citoyen.

Libération... Oui, c'est cette mystique qui nous anime aujourd'hui alors que notre patrie est en totalité occupée. Mais, c'est parce que cette libération du territoire national ne résoudra pas tous les problèmes, qu'elle ne doit être que le prélude, le point de départ d'une autre libération, plus vaste parce que plus ambitieuse, plus totale parce que plus profonde, qui fera tomber toutes les entraves à un épanouissement complet de la personne humaine et de l'homme comme des communautés naturelles : familles, communes, nation.

FRANÇAIS, LIBERONS-NOUS !

Contentons-nous d'indiquer les lignes de force positives que l'on peut tirer de ce mythe révolutionnaire.

Libération... de l'argent-roi

— Pour que la subsistance minimum vitale puisse être assurée sous forme de monnaie :

— à l'enfant pour qu'il se développe et s'instruise,

— à l'épouse pour qu'elle organise son foyer,

— à la mère de famille pour qu'elle élève dignement ses enfants,

— à l'homme qui produit pour qu'il obtienne le juste salaire de son effort et la récompense de sa valeur,

— au vieillard pour qu'il puisse se reposer.

Libération... des trusts et des congrégations économiques, puissances anonymes, au service de la ploutocratie qui n'a pas hésité à ruiner les forces vives de la nation avant la guerre, rendant la défaite inévitable, pour livrer ensuite la France à l'ennemi dans l'espoir de conserver ainsi ses privilèges et ses profits.

— Pour un patronat connu et conscient, gérant de l'intérêt de tous comme du sien propre — et pour une juste distribution de la totalité des produits extraits ou transformés.

Libération... de la propriété capitaliste : privilège de quelques-uns.

— Pour l'accession du plus grand nombre possible à la propriété individuelle et familiale, et la libération des forces productrices saines.

Libération... du taudis, l'un des pires fléaux contemporains.

— Pour la réalisation d'un vaste programme d'urbanisme et la création de centres ruraux modèles.

Libération... de l'esclavage prolétarien, de l'assujettissement à la machine, de la dictature de l'horaire dans l'atmosphère écrasante de l'usine monstre.

— Pour tendre, dans des conditions de vie normali-

« Paris se bat aujourd'hui pour que la France puisse parler demain. »

D'abord parce que nous ne nous en sentons pas capables.

Ensuite, parce que nous ne prétendons pas proposer un système même provisoire, mais simplement poser quelques jalons qui dessineront très schématiquement, bien sûr, la route que nous allons suivre ensemble en une création commune.

Enfin parce qu'il nous paraît impossible de rédiger les articles d'un programme tout fait, avant de savoir quelles possibilités s'offriront à notre pays pour des réalisations immédiates.

Mais quelle est la foi qui nous anime ?

Oh ! elle ne sera pas à rechercher longuement. Elle ne saurait être le résultat d'une impérieuse combinaison d'idées et de systèmes, elle ne saurait être l'objet d'un choix arbitraire dicté par la fantaisie ou la mode. Elle ne doit pas être seulement pensée mais encore vécue.

C'est cette foi qui, spontanément, jaillit au cœur des Français de tout l'héritage national qu'ils gardent sans toujours en avoir conscience, de tous les sentiments, de toutes les croyances qu'ils tiennent de leur éducation première, en un mot de toute la tradition française. L'hésitation dès lors est impossible. La France est d'instinct unanime dans son respect de la dignité humaine, de cette valeur inappréciable que tout homme apporte avec lui ici-bas, du fait même de sa naissance, et qui interdit de le traiter comme un simple instrument.

Cette foi ce sera donc un « personnalisme » qui, ayant sa source au plus profond de la tradition française, saura concilier en son sein les deux grandes tendances essentielles de la vie politique : la mystique des « Droits de l'Homme » et la mystique « démocrate

sée, à une déconcentration industrielle et urbaine.

Libération... de l'Etat, centralisateur et fin en soi, libération de l'oppression bureaucratique et paperassière.

— Pour un Etat décentralisé, à base communale au service des communautés de base : famille, entreprise, commune, facilitant aux citoyens le plein développement de leurs facultés, et s'appuyant sur la confiance et le consentement de tous.

Libération... de toutes les ingérences et contraintes spirituelles à tendances diverses, cléricisme ou laïcisme, congrégations occultes.

— Pour un jeu plus sain et plus franc des relations sociales et politiques.

Libération... des formules politiques périmées, de l'emprise de la routine, de l'équivoque des partis.

— Pour une définition nouvelle de la politique par la naissance « de véritables communautés politiques », lien vivant entre le citoyen et l'Etat, foyer « d'éducation civique » du plus grand nombre possible de citoyens.

Libération... des nationalismes autarciques qui font l'homme esclave absolu des nations — communautés closes.

— Pour un ou des organismes internationaux régulateurs des relations de pays à pays dans le cadre de l'Eurafrrique enfin réalisée.

Libération... de tous les préjugés empêchant la compréhension entre les divers milieux sociaux et maintenant des équivoques fâcheuses.

— Pour une connaissance plus vraie de tous et une action révolutionnaire qui s'impose face aux « gigantismes » dénoncés plus haut.

— Pour réaliser enfin ces communautés à hauteur d'hommes qui seules permettront la protection et l'épanouissement complet de chacun.

Cette mystique de **LIBERATION** nous semble bien rejoindre les aspirations les plus chères du peuple français tout entier, cette soif de liberté, de justice et de fraternité.

Ces éléments de « programme » positif définissent notre position originale en face des grandes tendances, des grandes forces auxquelles nous nous opposons.

Ainsi :

Face au nazisme et à toutes les formes de fascisme, nous rappelons que l'unanimité française répudie avec violence cet idéal de domination d'une race sur les autres races, d'un peuple sur les autres peuples destinés à être réduits progressivement, par tous les procédés de contamination biologique et spirituelle à un esclavage plus terrible encore que celui que subit ce peuple même entièrement asservi à l'Etat-dieu.

Face au capitalisme international, nous proclamons la nécessité d'abattre la ploutocratie. Des châtiments individuels ne sauraient résoudre le problème posé pour l'existence en France d'une classe qui ne peut vivre désormais que contre la Nation. C'est cette classe même qui doit disparaître en tant que classe, c'est-à-dire abandonner sa fonction de direction de l'économie et de la politique française.

Face au communisme enfin, nous distinguons la Doctrine, les Hommes et l'Organisation.

— **Doctrine** : le communisme, contrairement au na-

zisme, exige une amélioration matérielle du sort de tous les hommes et de toutes les races ; volonté de justice et d'égalité. Ce n'est pas non plus au nom de la propriété privée érigée en dogme que nous nous opposons à lui. Quant à son matérialisme, nous estimons que c'est le rôle des spiritualistes, que nous voulons être, d'en montrer l'insuffisance par rapport au but même et à l'idéal subjectif que se forment les militants communistes, aussi bien Français que Russes.

— **Hommes** : nous reconnaissons pleinement la valeur française des militants français dont un grand nombre a souffert et est mort, depuis quatre ans, pour des valeurs authentiquement françaises et spirituelles ; cette valeur leur donne le droit de représenter dans la France de demain une des grandes tendances françaises, à condition qu'ils ne soient pas exclusifs.

— **Organisation** : nous n'ignorons pas leur discipline terrible devant laquelle risque de disparaître tout lien de camaraderie ou de collaboration avec les non-communistes, leur volonté de suppression, par tous les moyens nécessaires, de tous obstacles à la réalisation de leur but.

D'où cette nécessité d'avoir, sur les bases lancées plus haut, un bloc sans fissure qui seul permettra d'équilibrer le bloc communiste en nous permettant de rester ainsi nous-mêmes et de faire valoir la tradition dont nous sommes, bon gré, mal gré, les héritiers.

Gilbert Dru a ainsi défini la mystique et le programme de la future formation politique. Mais il n'entend pas que le programme seul soit nouveau, il souhaite que l'organisation même soit nouvelle et qu'aux partis d'hier soient substituées de nouvelles « communautés politiques ».

C'est l'objet de sa troisième partie dont nous extrayons quelques citations :

VERS DE NOUVELLES « COMMUNAUTES POLITIQUES »

Il convient maintenant d'envisager les moyens pratiques par lesquels va s'incarner ce souci qui est le nôtre, l'organisme, le cadre par lequel va se traduire cette mystique qui inspirera le mouvement que nous voulons créer.

Nous abordons ainsi le problème fondamental, antérieur à toute réforme constitutionnelle, qui apparaît extrêmement complexe et dont les données mêmes sont difficiles à formuler mais qui est, à coup sûr, essentiel, puisqu'il concerne tout le jeu politique de demain.

Il s'agit, en bref, de prévoir la « physionomie » et la structure futures de ces groupements que l'on appelait hier **partis**, et qui, qu'on le veuille ou non, resteront dans l'immédiat du moins la pièce maîtresse, la base et le ferment de l'édifice républicain à rénover.

Bien ou mal, **mais nécessairement.**

C'est là que va se vérifier concrètement notre désir de faire réellement du neuf, de rompre avec les formules du passé, avec ces habitudes prêtes à renaître et déjà renaissantes.

A) Critique du « Parti ».

La tentation est grande — car c'est la solution de

facilité — de revenir aux formules d'hier, au vieux système de partis, moyennant une épuration des anciens cadres — vue encore trop optimiste — et une révision plus ou moins superficielle du jeu parlementaire. En mettant les choses au mieux, il s'agirait de se rapprocher des conditions idéales de fonctionnement du même système que nous avons connu dans les dernières années de la III^e République.

Se contenter d'une simple réforme serait aller au devant des mêmes déceptions. Aussi convient-il, en tenant compte des données présentes et de leur évolution probable, de s'orienter vers des solutions nouvelles qui répondent, mieux que les partis, aux exigences permanentes d'un jeu sain et vivant de la politique.

Qu'est-ce qu'un parti ?

Pour essayer de dégager les caractères essentiels du « parti », nous dirons (d'une façon idéale et sans prétendre donner une définition rigoureuse et complète) qu'un parti est le noyau actif d'une fraction de citoyens, se donnant pour mission de représenter et de défendre — de promouvoir — les « sentiments », idées et intérêts qui réunissent ses membres.

Ainsi le parti s'assigne-t-il une double fonction : de représentation et d'action. Dans l'état auquel nous nous référons, le hiatus évident entre ces deux fonctions se trouve réduit par le programme proposé au « public » et « promu » dans les « assemblées ».

La fiction n'en est pas moins évidente.

Pour la masse, d'une part, le programme — qui est la définition même du parti — sera inassimilable et dépassera infiniment sa compétence (à moins qu'il ne soit réduit à des promesses concrètes et locales destinées à allécher un public capable d'en apprécier la valeur technique). D'autre part, il sera également inadéquat quand il s'agira de « prendre parti » sur tel décret particulier ou sur telle situation momentanée et naturellement imprévue.

C'est le programme cependant qui détermine l'action du parti, et, concrètement, sa position et son vote.

Nous retrouverons ici la même ambiguïté. La situation (le titre) du parti prétend exprimer sa spiritualité générale. En fait, étant donné le nombre de partis, elle ne rend compte que de différences minimales de « saturation » républicaine plus ou moins forte. Cependant, en face de telle opinion à exprimer par le vote, une prise de position commune qui satisfait rarement tous les membres, est exigée normalement sous peine de rompre l'unité du parti.

C'est la constatation facile de ce double fait qui explique la double tendance que l'on pouvait observer dans la vie politique d'hier :

— Tendance à la coalition d'une part, entre partis d'idéologies voisines (Cartel, Front Populaire, Front National, Front de la Liberté).

— Tendance à la division à l'intérieur d'un même parti d'autre part, surtout dans les périodes de crises qui nécessitent sur un cas concret une position nette (Munich, Les trois « morceaux » de la S.F.I.O. : Blum, Zyromsky, Paul Faure, après la séparation des « néos » et des pivertistes).

Tout se passe donc comme si la définition actuelle du parti : programme, position, vote, restant à égale dis-

tance d'une expression de « spiritualité politique », si l'on peut dire, d'une part, de choix et d'option particuliers d'autre part, se trouvait impuissante à assumer l'une et l'autre de ces fonctions.

Rassemblant, le parti constitue dans ces conditions un lien fictif, un état intermédiaire qui, ne répondant directement à rien, ne se suffit pas à lui-même et tend à la fois à se morceler et à s'agglomérer avec d'autres.

Sans objet précis, il ne peut ainsi se maintenir que par la force de l'habitude, par l'exploitation des politiciens qui, peu soucieux des positions idéologiques et des intérêts particuliers, profitent de cette situation fautive. Ne parlons pas des trusts...

Dans de telles conditions, il n'est point étonnant que les véritables écoles de pensée (politique) se maintiennent ou cherchent à se maintenir en dehors des partis. (Mouvements derrière les revues : Ordre Nouveau, Esprit, etc.)

Le Front Commun naquit hors des partis avant d'y sombrer.

Et de même se retrouvent, ou essaient de se retrouver, en dehors la plupart des groupements techniques, éducatifs, économiques, sociaux.

Cette séparation ne serait qu'un demi-mal, et peut-être même un bien réel, s'il existait entre les partis, organes de l'action politique, d'une part, et ces organisations d'autre part, un contact véritable. Il n'en est rien et la crainte — combien légitime — d'une contamination, d'une déviation interdit à ces dernières toute relation avec les partis.

Cette critique sommaire d'un état de fait permet de dégager les conditions d'un état idéal. A partir de telles constatations, le problème peut se formuler ainsi :

Le système de partis ne constituant pas un lien vivant ni d'un point de vue « technique » ni d'un point de vue « idéologique », sur quelle base doivent s'établir les « communautés politiques » nécessaires ?

B) Nouvelles communautés politiques.

Notre analyse a mis en lumière les éléments d'une double réponse possible :

1) *L'une dans le sens d'une différenciation plus poussée* qui permettra de réaliser des équipes homogènes, soudées par une unité de vue totale, spirituelle, politique, et valable dans tous les choix concrets et les détails d'exécution — c'est-à-dire dans tous les secteurs de la vie publique.

La chose est possible en théorie. Mais en fait, il est évident qu'un tel système nécessiterait un morcellement indéfini et que de tels partis ne pourraient prétendre à avoir quelque efficacité, ni à jouer un rôle représentatif.

2) *L'autre dans un sens de regroupement.* Telle est en effet l'autre tendance que révèle l'instabilité critiquée. Le procès des coalitions auxquelles nous avons assisté n'est plus à faire. Trop calquées sur la notion équivoque de parti, elles ne peuvent qu'en multiplier les erreurs.

Une telle tendance n'en reste pas moins significative et traduit une impérieuse nécessité.

Il semble bien en effet que le lien fondamental, le « dénominateur commun » de chaque groupement politique doive s'établir naturellement sur une base plus large que celle sur laquelle se fondaient les anciens partis, plus large pour être plus nette et plus vivante, plus humaine. Cette base naturelle semble être celle des grands courants de pensée et de sensibilité politiques, des grandes « familles d'esprit », des grandes « spiritualités politiques ». On songe au système des partis anglo-saxons, qui peut permettre un jeu assez sain des institutions démocratiques. Le système français serait sans doute plus souple et plus nuancé, les centres de ralliement seraient plus « idéologiques ». Et il faut souhaiter qu'ici, comme là-bas, l'emprise de l'argent soit éliminée.

Ainsi en politique même s'affirmerait la **primauté naturelle du spirituel** aussi bien sur les intérêts matériels que sur les techniques particulières.

L'intérêt et l'originalité de tels « mouvements » viendraient en effet de ce qu'ils dépasseraient le champ de la politique pure, de l'action parlementaire :

a) Fondés sur une certaine « philosophie », sur une conception du monde, ce sont d'abord des « foyers »,

des « écoles de pensée » d'où procède la « spiritualité politique » générale qui définit le mouvement. Nous avons connu cela avant 40 sous la forme de mouvements formés autour de revues : « Esprit », « Temps présent », etc., trop dispersés malheureusement et contraints par l'état néfaste de la politique de s'abstenir de celle-ci.

b) Chacun de ces mouvements s'inspirerait de telles formules, mais loin de s'en tenir à des problèmes purement abstraits, ils se tourneraient d'une part vers l'étude des divers secteurs de la vie publique, des diverses techniques — d'autre part, vers les problèmes de politique proprement dite. A cet effet ils inspireraient et mettraient en œuvre des équipes spécialisées en étroits rapports avec l'équipe politique qui pourrait être elle-même la base d'un parti — ou de partis — reliée au mouvement. Enfin les fondements et la vie mêmes d'un tel mouvement lui permettraient d'assurer cette œuvre éducative, condition essentielle d'une démocratie vivante.

La France n'est pas le pays du parti unique, mais celui d'un pluralisme politique (non pas d'une pluralité partisane). Quelques grands mouvements représentatifs des grands courants, des grandes traditions spirituelles

Telles sont les grandes lignes de l'effort que
vous avez à mener et les premiers fondements de son
développement immédiat.

Le message et son manifeste, mais
une introduction à votre action, le message de
l'intention concrétement, le signe matériel de une
alliance qui est son engagement.

La seule conclusion sera la création de ces
premières équipes, votre départ commun pour la plus
belle des aventures.

Dès à présent vous devez tous à ceux qui
veulent être les premiers, de se considérer comme engagés
au service du mouvement que vous allez créer ensemble.

Dès maintenant une mystique doit sceller
votre fraternité, la mystique du mouvement, qui,
dans son sens plein, signifie pour nous à l'heure, l'union.

doivent en être la base, admettant eux-mêmes à l'intérieur de chacun un pluralisme vivant.

C'est dans ce sens que nous voudrions voir s'orienter le mouvement dont nous rêvons.

Mais Gilbert Dru ne se contente pas de rêver d'un mouvement nouveau. Il entend le réaliser et pour cela convaincre ceux qui auront à le créer que cette création est possible et que le moment est psychologiquement bien choisi. Tel est l'objet de sa quatrième partie.

POSSIBILITES ET CONDITIONS PSYCHOLOGIQUES

Nous sommes arrivés maintenant au moment décisif, au point de partage, au tournant où l'on pourra juger s'il s'agit là d'un nouveau plan, à bien des égards inférieur à d'autres plans, d'une de ces nombreuses déclarations-déclamations, si l'on préfère, d'« intellectuels » qui ne dépassent pas le plan de la pure spéculation.

Comme beaucoup de Français, nous pensons que notre pays « crève de bonnes idées » qui restent des idées pures, élaborées par des théoriciens en chambre qui laissent aux politiciens le soin de les exploiter, et fatalement de les corrompre.

Quant à nous, nous nous refusons à sanctionner ce divorce de la pensée et de l'action, à définir arbitrairement les conditions idéales d'une révolution humaine, sans nous efforcer de les réaliser, à donner de haut un diagnostic sur l'état de notre patrie malade et de prescrire un remède capable de la sauver, sans être présents dans sa souffrance, présents pour sa rénovation.

Et puisque nous ne voulons pas que cette résolution soit seulement une nouvelle déclaration toute formelle, nous voici, en face de l'édifice à construire de nos mains, dont nous avons essayé de définir les lignes maîtresses non pas selon notre simple fantaisie mais d'après les nécessités impérieuses de l'heure.

Nous avons indiqué ainsi sur quelles bases, quelles idées communes, nous pouvions ensemble construire.

Avant d'en esquisser la méthode et les moyens concrets, il importe d'envisager les conditions et les possibilités de ce travail commun, de ce rassemblement par et pour la même entreprise.

A) Situation.

Si nous considérons la situation de l'ensemble des « ouvriers » appelés à ce travail, nous sommes d'abord frappés par un état de dispersion dont les circonstances présentes accentuent le désordre. A tel point que toute classification devient tout à fait arbitraire.

Si nous admettons la distinction comme de deux sources essentielles — possibles — du futur rassemblement, nous nous trouvons dans l'un et l'autre secteur en présence d'une fragmentation et d'une confusion extrêmes.

a) Si au sein des mouvements qui se réfèrent à une mystique « personnaliste d'inspiration chrétienne », l'unité d'inspiration, a été assez bien préservée et s'ils offrent, de ce fait, une certaine cohérence doctrinale — combien vague et combien relative cependant — c'est sans doute par leur référence aux principes chrétiens dont la « transcendance » garantit la pureté et que l'Ecole du « Catholicisme social » a transmis en prenant soin de ne pas les compromettre dans la politique. Mais leurs éléments sont partagés cependant entre deux

ou trois partis politiques, plusieurs mouvements formés autour de revues ou journaux et divers organismes « sociaux » : économiques, syndicaux, familiaux, etc.

Si des contacts amicaux unissent souvent les animateurs de ces divers groupements, si des « interférences » existent entre leurs membres, les rivalités de personnes et l'esprit de « boutique » n'en subsistent pas moins, se révélant souvent aigus, dès que se tente un effort en vue d'une action commune.

Et si cette diversité répond à une nécessité réelle, elle ne saurait justifier un état de séparation presque totale, en fait, entre les organismes qui travaillent dans des secteurs différents.

b) Si l'on se penche sur les éléments héritiers de la tradition laïque des « Droits de l'Homme », la confusion est encore plus frappante. Il est en effet presque impossible d'en déterminer les limites tant est grande la dégradation qu'a subie cette mystique.

Issu de « 89 », ce courant n'a pu éviter les souillures de 70 années d'un régime parlementaire compromis au départ par la main-mise des dynasties bourgeoises et miné peu à peu par l'emprise des trusts, des forces occultes, par les divisions et les querelles partisans.

Malgré cette déchéance, chrétiens ou incroyants, nous avons foi en la résurrection possible d'une mystique qui est notre héritage commun. Et nous savons qu'à travers tous les groupements véritablement républicains, il est des éléments nombreux qui veulent rompre avec des habitudes néfastes pour retrouver dans sa pureté la flamme d'une nouvelle Révolution française.

Ce renouveau doit s'opérer par le regroupement d'hommes engagés dans les syndicats, dans la Ligue des Droits de l'Homme, dans les divers partis, ou autour des revues d'avant-garde qui, dans les dernières années du régime, cherchaient la voie du salut sans renier en rien leurs convictions profondes.

Notons que sur ce plan s'amorçait déjà avant guerre un mouvement révolutionnaire qui rapprochait des éléments issus des diverses fractions des deux grandes tendances qui doivent être les pôles essentiels de ce nouveau mouvement.

B) Possibilités.

Un examen plus attentif que « cette vue panoramique » de la position des fractions éparses à travers ce secteur national où un large rassemblement doit s'opérer nous permet d'en déterminer les conditions psychologiques essentielles.

a) Il est certain que bien des choses d'abord nous apparaissent aller dans le sens d'un durcissement des attitudes prises, d'une reconstitution des anciennes formations. Il faut en effet compter avec l'habitude, tenace même lorsqu'elle se révèle fautive, et dangereuse surtout quand elle est soutenue par des intérêts personnels.

Il faut surtout compter avec la mentalité des anciens cadres, avec la défiance réciproque des personnalités classées, fussent-elles voisines spirituellement, avec l'incompréhension entretenue par les routines, avec cet esprit obstiné de clan, de « boutique », avec cette fautive sagesse qui interdit aux « agents d'expérience » de tenter une aventure incertaine.

b) Cependant contre ce courant qui reflue vers le passé se dressent, nous l'avons vu, les impérieuses exigences des nécessités historiques.

Nombreux sont ceux qui se sont dégagés déjà des anciens cadres, et plus nombreux encore ceux qui ne veulent pas rester captifs dans des formules périmées et qui souhaitent un regroupement plus vivant, tourné vers l'avenir, pour promouvoir des solutions neuves et hardies.

Même parmi les animateurs des organismes d'hier commence à naître ce souci de « faire du neuf », de rompre avec l'esprit de « chapelle », de tendre la main à des voisins avec lesquels ils se reconnaissent une parenté plus profonde que les divergences de tempérament ou de vocation.

c) *Ce qui est promesse de vie doit l'emporter sur ce qui serait retour pur et simple au passé.*

Il ne s'agit pas de réclamer un reniement collectif, mais de lancer l'appel révolutionnaire de Péguy « à une tradition plus profonde... à une tradition plus parfaite ».

Il s'agit au départ, dans un climat d'accueil et de confiance réciproque, de faire éclore chez tous le sentiment d'une fraternité plus réelle que les oppositions routinières, et, à la lumière des nécessités présentes, le besoin, le souci de travailler ensemble à donner à cette fraternité conscience et corps.

Il revient à ceux qui ont senti et compris cela de tracer la voie, d'une part, et d'entreprendre en même temps cet effort de persuasion amicale.

C) Rôle des jeunes.

Sans nul esprit d'exclusivisme, sans provoquer une querelle de générations, l'on peut affirmer que ce travail d'avant-garde revient surtout à des éléments neufs, aux jeunes en particulier.

Chez eux, en effet, se trouve la possibilité matérielle d'abord, d'un mouvement qui pourra être l'image et le ferment du rassemblement envisagé : cette génération qui entre dans la vie peut, dans des conditions favorables qu'il lui revient en partie de créer, échapper à la dispersion et provoquer ainsi, sur son plan, un regroupement progressif.

Pour la même raison, toutes les difficultés d'ordre psychologique sont ici abolies : questions de prestige, de personnes, qui sont le fait des hommes éprouvés, classés et souvent usés.

Mais notre jeunesse — car ce sont des jeunes ici qui parlent — n'offre pas simplement une chance passive, un terrain idéal à utiliser.

Il existe chez elle, à un état plus aigu qu'on ne l'imagine, le besoin et la volonté d'un engagement commun, fondés sur la conscience profonde d'une fraternité d'esprit, de cœur et de sang plus forte que toutes les divergences secondaires.

Ce rassemblement, c'est nous surtout qui le souhaitons, l'exigeons. Quant à la veille de notre entrée dans la vie, nous découvrons cette dispersion qu'on offre à notre désir d'engagement, nous nous étonnons et refusons un choix qui nous apparaît sans fondement vrai.

Il existe chez notre jeunesse une volonté de rupture avec des formules périmées, vides de sens et privées d'avenir.

Ce renouveau, c'est nous surtout qui le réclamons. Et quand nous voyons les replâtrages qu'on est prêt à nous offrir, nous refusons de compromettre notre foi dans de telles caricatures.

Les anciennes formations se plaignaient déjà d'être privées de la meilleure partie de la jeunesse. C'est le signe que notre décision n'a rien d'arbitraire. Mais si nous refusons de confirmer par nos adhésions la dispersion et la médiocrité présentes, nous voulons rompre également avec une abstention justifiée, mais stérile.

Dès lors, assisterons-nous d'un côté à la mort par anémie des mouvements existants — de l'autre à une aventure sans avenir des jeunes privés d'expérience et de guides ?

Les « chances » de notre jeunesse sont liées à celles de nos aînés. Conscients de cette solidarité nous ne pouvons accepter de divorce mortel.

Conscients aussi du caractère irremplaçable de notre contribution à l'œuvre commune, nous entrons dans la seule voie du salut commun, appelant nos « maîtres » et nos aînés pour qu'ils viennent nous apporter, en retour, leur confiance et leur appui.

Le projet comporte une cinquième partie plus liée aux circonstances puisqu'elle était consacrée à l'action à entreprendre. Gilbert Dru y exposait ses vues sur la tactique et l'organisation du futur mouvement, insistant sur l'amalgame des jeunes et des aînés et sur la nécessité d'un travail et d'une structure de formation et de réflexion politiques « afin que soient dépassées les anciennes divisions idéologiques, surmontées les préférences secondaires, les particularités mesquines et réalisé un front commun de rénovation ».

Le projet se terminait par un appel dont nous reproduisons la dernière rédaction écrite de la main même de Gilbert Dru quelques semaines avant son arrestation et son exécution.

Et cette fin prématurée et tragique a fait de ce texte le testament politique de Gilbert Dru.

Telles sont les grandes lignes de l'effort que nous avons à mener et les premiers fondements de son développement immédiat.

Ce message n'est pas un manifeste, mais une **introduction** à notre action, le **moyen** de l'entreprendre concrètement, le **signe matériel** d'une alliance qui doit sans cesse s'élargir.

Sa seule conclusion sera la création de ces premières équipes, notre départ commun pour la plus belle des aventures.

Dès à présent nous demandons à ceux qui veulent en être les pionniers de se considérer comme « **engagés** » au **service du mouvement que nous allons créer ensemble**.

Dès maintenant une mystique doit sceller notre fraternité, la mystique du « **mouvement** », qui, dans son sens plein, signifie pour nous **élan, nouveauté, don de soi**.

Une fierté, une foi, une fidélité — à faire partager autour de nous — celles de **notre mouvement**, au service de la France.

La NUIT de la VÉRITÉ

Dans l'inspiration de l'événement Albert Camus trouvait pour l'émotion collective le langage qui convenait.

I ANDIS que les balles de la liberté sifflent encore dans la ville, les canons de la libération franchissent les portes de Paris, au milieu des cris et des fleurs. Dans la plus belle et la plus chaude des nuits d'août, le ciel de Paris mêle aux étoiles de toujours les balles traçantes, la fumée des incendies et les fusées multicolores de la joie populaire. Dans cette nuit sans égale s'achèvent quatre ans d'une histoire monstrueuse et d'une lutte indicible où la France était aux prises avec sa honte et sa teneur.

Ceux qui n'ont jamais désespéré d'eux-mêmes ni de leur pays trouvent sous ce ciel leur récompense. Cette nuit vaut bien un monde, c'est la nuit de la vérité. La vérité en armes et au combat, la vérité en force après avoir été si longtemps la vérité aux mains vides et à la poitrine découverte. Elle est partout dans cette nuit où peuple et canon grondent en même temps. Elle est la voix même de ce peuple et de ce canon, elle a le visage triomphant et épuisé des combattants de la rue, sous les balafres et la sueur. Oui, c'est bien la nuit de la vérité et de la seule qui soit valable, celle qui consent à lutter et à vaincre.

Il y a quatre ans, des hommes se sont levés au milieu des décombres et du désespoir et ont affirmé avec tranquillité que rien n'était perdu. Ils ont dit qu'il fallait continuer et que les forces du bien pouvaient toujours triompher des forces du mal à condition de payer le prix. Ils ont payé le prix. Et ce prix sans doute a été lourd, il a eu tout le poids du sang, l'affreuse pesanteur des prisons. Beaucoup de ces hommes sont morts, d'autres vivent depuis des années entre des murs aveugles. C'était le prix qu'il fallait payer. Mais ces mêmes hommes, s'ils le pouvaient, ne nous reprocheraient pas cette terrible et merveilleuse joie qui nous emplit comme une marée.

Car cette joie ne leur est pas infidèle. Elle les justifie au contraire et elle dit qu'ils ont eu raison. Unis dans la même souffrance pendant quatre ans, nous le sommes encore dans la même ivresse, nous avons gagné notre solidarité. Et nous reconnaissons avec étonnement dans cette nuit bouleversante que pendant quatre ans nous n'avons jamais été seuls. Nous avons vécu les années de la fraternité.

De durs combats nous attendent encore. Mais la paix reviendra sur cette terre éventrée et dans les cœurs torturés d'espérances et de souvenirs. On ne peut pas toujours vivre de meurtres et de violence. Le bonheur, la juste tendresse auront leur temps. Mais cette paix ne nous trouvera pas oublieux. Et pour certains d'entre nous, le visage de nos frères défigurés par les balles, la grande fraternité virile de ces années ne nous quitteront jamais. Que nos camarades morts gardent pour eux cette paix qui nous est promise dans la nuit haletante et qu'ils nous ont déjà conquise. Notre combat sera le leur.

Rien n'est donné aux hommes et le peu qu'ils peuvent conquérir se paye de morts injustes. Mais la grandeur de l'homme n'est pas là. Elle est dans sa décision d'être plus fort que sa condition. Et si sa condition est injuste, il n'a qu'une façon de la surmonter qui est d'être juste lui-même. Notre vérité de ce soir, celle qui plane dans ce ciel d'août, fait justement la consolation de l'homme. Et c'est la paix de notre cœur comme c'était celle de nos camarades morts de pouvoir dire devant la victoire revenue, sans esprit de retour ni de revendication : « Nous avons fait ce qu'il fallait. »

Albert CAMUS,
Combat, 25 août 1944.

Maquisards des montagnes, résistants des villes et des villages :
« cette France nouvelle, cette France dure et fière qui se bâtit dans l'épreuve... »

VISAGE DE LA RÉSISTANCE

Un témoignage de Jean-Pierre Lévy,
responsable national du mouvement Franc-Tireur

HITLER, connais pas ! » C'est un titre de film quelque vingt ans après un des plus grands désastres que la France ait connus. Les Français auraient-ils vraiment la « mémoire courte » ? Et évoquer la Résistance française (une courte page... dans les manuels d'histoire de 1980 !) n'est-ce pas chercher encore à distinguer, de tant de leurs concitoyens à la conscience aisément satisfaite, cette minorité agissante qui, en France, dut d'abord réveiller tout un peuple endormi et trompé, tandis qu'en Norvège, en Belgique, en Hollande, en Yougoslavie, en Grèce, elle soulevait tout un peuple uni derrière son gouvernement légitime.

Et pourtant, malgré son échec politique, la Résistance française n'aura-t-elle pas écrit une des pages les plus glorieuses de l'histoire de ce pays ? Et n'a-t-elle pas apporté une fois de plus, à un monde étonné, la preuve que, même dans ses jours les plus sombres, la France pouvait trouver dans son sein des hommes, des femmes, pour qui la patrie, la démocratie, la liberté, la république, la dignité humaine n'étaient pas des mots vides de sens ou ronflants, mais des idéaux pour lesquels il était normal d'aller, si nécessaire, jusqu'au sacrifice suprême, comme le firent, avec lui, tant de ceux que l'héroïque Pierre Brossolette avait appelés du beau nom de « soutiers de la Gloire ».

Les débuts de la Résistance

La Résistance c'était d'abord et avant tout un refus, refus d'accepter « l'Étrange Défaite » de 1940 (comme l'avait si justement qualifiée notre cher Marc Bloch) et la trahison qui l'avait amenée, refus d'accepter la domination hitlérienne et l'occupation du pays, refus enfin d'accepter la collaboration à laquelle appelait le régime de Vichy et l'écrasement de la Démocratie qu'il impliquait.

C'était aussi, pour certains, répondre en soldat à l'appel lancé le 18 juin 1940 par un général alors presque inconnu que bientôt tous les résistants devaient reconnaître comme le chef de la France libre. « ... Je convie tous les Français où qu'ils se trouvent à s'unir à moi, dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance. »

Et vingt ans après la fin des combats, il est plus facile de souligner l'unité de la Résistance dans son action d'opposition — lutte contre l'occupant, lutte contre le gouvernement de Vichy — et les liens d'amitié inaltérables noués entre ceux qui ont vécu cette lutte, que de rappeler ce qui en est issu ; du fait de sa diversité même, la Résistance n'a pu qu'éclater, une fois le pays libéré, et c'était là une évolution normale : les démocrates qui en avaient fait partie, heureusement en majorité, ne pouvaient bien sûr, que l'accepter ; peut-être tels partisans du parti unique ou anciens « cagouleurs » que leur patriotisme incontestable devait, pour quelques années, accrocher au même char que les premiers, l'ont-ils regretté ?

Devant des Alliés hésitants, des ennemis surpris, des compatriotes trop neutres, l'apport essentiel de la Résistance à la France devait être le rétablissement de l'honneur et de la dignité d'un pays bafoué et trahi auquel on avait parlé trop souvent « d'armistice dans l'honneur et dans la dignité ».

« La flamme de la Résistance française ne s'éteindra pas », prophétisait de Gaulle, dès le 18 juin 1940 ; mais n'était-il pas aussi dans la tradition de la France de se rappeler son passé ? Même dans les moments les plus tragiques de son histoire, des hommes avaient fait front, et les ennemis de la France eux-mêmes l'avaient souligné comme allait le rappeler « le Franc-Tireur » de juin 1942 quand, sous le titre « Une Opinion autorisée », il publia l'extrait ci-après du livre « *Aus meinem Leben* » du maréchal Hindenburg, en précisant la référence (traduction Koeltz, Paris 1921, page 42) :

« On n'a souvent vu chez nous, dans cette continuation de la résistance française après la bataille de Sedan, qu'un sacrifice inutile ; je ne partageais pas cette opinion et ne pouvais m'empêcher d'approuver la perspicacité des dictateurs français de cette époque. A mon avis, dans le geste que faisait la République française en prenant les armes alors que l'Empire avait été contraint de les déposer, il ne fallait pas voir seulement une manifestation élevée de patriotisme, mais encore une appréciation exacte des possibilités de l'avenir politique de la France.

Aujourd'hui encore, je crois que si la France avait renoncé, à ce moment-là, à toute volonté de poursuivre la résistance, elle aurait perdu la plus grande partie de sa dignité nationale et, par là, toute espérance en un avenir meilleur. »

Retrouver la dignité nationale de la France, espérer un avenir meilleur, c'est à cela que devaient confusément songer les quelques isolés qui, dès 1940, refusèrent d'accepter ce qui pour la grande masse était irréparable : pour les uns, il s'agissait d'une réaction spontanée, face au désastre national, pour d'autres, c'était leur réponse à l'appel enfin entendu du 18 juin ; quel que soit le motif de leur réaction, il ne s'agissait en fait que, d'une infime minorité si bien que pour ceux qui, peu disposés à se contenter de bons sentiments cachés, voulaient préparer la reprise des combats, il fut immédiatement indispensable de faire appel à tous les concours. Ceux qui, dès 1940, en zone Nord comme en zone Sud, étaient prêts à prendre des risques n'étaient pas très nombreux : si l'occupation allemande avait, dès l'Armistice, scellé l'unité de tout un peuple contre l'envahisseur en zone Nord, la trahison du maréchal Pétain et le soutien que les Américains paraissaient lui apporter ne devaient pas manquer de susciter le doute chez de nombreux Français en zone Sud ; ainsi devait être rendu plus difficile au départ le recrutement d'opposants au régime parmi des hommes qui avaient cru pouvoir conserver leur confiance au vieux chef qui, à leurs yeux, restait toujours le vainqueur de Verdun. Par ailleurs, la perte de nombreux prisonniers retenus en Allemagne et parmi ceux qui étaient restés ou revenus en France le manque de caractère et le souci d'un bon confort bourgeois, voire la crainte d'un retour au Front Populaire, ne devaient pas inciter beaucoup de nos compatriotes à se joindre dès le départ à la modeste cohorte d'isolés qui, patriotes, républicains, démocrates, juifs, ou francs-maçons persécutés en tant que tels, et réfugiés de toutes sortes, avaient, dès 1940, décidé de se battre ; l'ignorance de ce qui se faisait chez d'autres, plus tard aussi la peur des sanctions quand fut

connue la gravité de celles que n'hésitaient pas à prendre les vainqueurs provisoires, allaient aussi freiner singulièrement les possibilités de développement de la Résistance.

Aussi, dès ses débuts, devait-elle grouper tous ceux bons et moins bons, qui, quelles que soient leurs opinions politiques, quelle que soit leur origine sociale, étaient disposés à se battre pour la Patrie, pour la Liberté et pour la Démocratie, voire même parfois pour l'un seulement de ces objectifs.

Certes, dans l'isolement où se trouvaient alors ceux qui étaient décidés à reprendre sans tarder le combat, des petits groupes devaient-ils se constituer, vite menacés et souvent décimés, qu'unissait soit un commun patritisme, soit un attachement idéologique à l'une ou l'autre famille spirituelle, voire professionnelle, socialistes, francs-maçons, anciens militaires, syndicalistes laïcs ou chrétiens. Il était rare qu'un militant puisse poursuivre utilement pendant plus d'un an une action clandestine efficace (ce qui souligne les difficultés qu'eurent à vaincre ceux qui réussirent à tenir contre vent et marée pendant quatre ans) ; aussi ceux qui eurent la chance de *durer* furent bien vite amenés à se retrouver avec des hommes dont ils ne partageaient pas forcément toutes les idées.

Le ciment qui les unissait était la lutte contre l'occupant qui les affamait, contre un gouvernement qui les trahissait, mais aussi la volonté de se battre pour l'indépendance nationale et pour que la France soit présente au jour de la Victoire à la table du vainqueur.

D'aucuns étaient peut-être animés de sentiments moins nobles, le goût du risque, la tentation de l'aventure, voire — mais en 1943-44 seulement — l'espoir d'un profit matériel, politique, parfois même le rachat d'erreurs commises : il ne s'agissait là que de l'exception qui confirme la règle... mais elle existait, elle aussi.

C'est ainsi qu'en zone Nord naquirent les premiers groupes de Résistance avec le groupe du Musée de l'Homme, Défense de la France, la Voix du Nord, Ceux de la Résistance, Libération Nord, l'Organisation Civile et Militaire, d'autres encore qui ne devaient pas durer toute la guerre ; dans le même temps, en zone Sud, démarraient des mouvements en plus grand nombre : Combat, Libération, Franc-Tireur, qui furent ceux dont l'organisation allait être la plus poussée, et aussi le Coq enchaîné, Libérer et Fédérer, les groupes Carte et Froment, le Témoignage Chrétien, bien d'autres encore, au rayonnement moins grand peut-être mais à l'efficacité certaine également.

Parmi eux, la petite équipe qui, dès fin 1940, diffusait à Lyon des tracts sous le nom de « France-Liberté » et allait plus tard fonder « Le Franc-Tireur » était orientée à gauche : socialistes ou socialisants, radicaux et militants de la Jeune République ; dès qu'elle put se manifester, elle ne manqua pas d'associer ses préoccupations politiques (rétablissement des « libertés républicaines », retour à la démocratie, orientation socialisante) à la lutte contre l'occupant, mais elle ne devait pas tarder, comme d'ailleurs les autres groupements ou mouvements, à recruter des hommes dont la seule préoccupation était de faire la guerre dans la mesure où ils en avaient le moyen : pour la plupart d'entre eux, c'était le fait d'avoir rencontré un militant responsable qui leur apportait ce moyen ; peu leur importait, alors, qu'il vienne de « Franc-Tireur » ou de « Combat » ou de « Libération » ; peu leur importait qu'il vienne d'un service de renseignements de la France Libre ou de l'Intelligence Service, pratiquement seul en mesure d'offrir, dès 1941, à ceux qui voulaient lutter, les concours maté-

riels qui leur faisaient si cruellement défaut. Les uns comme les autres offraient à ceux qui le voulaient la possibilité de reprendre la lutte contre l'occupant.

Sans doute « Combat » recrutait-il davantage parmi les cadres moyens ou supérieurs, anciens militaires ou enseignants, que ne l'avait fait « Libération » ou « Le Franc-Tireur », l'un et l'autre mouvement axés politiquement plus à gauche au départ, mais bientôt on devait s'apercevoir que dans telle ville des francs-maçons ou des socialistes se trouvaient à « Combat » et des catholiques à « Franc-Tireur » ou à « Libération », alors que la composition des équipes dirigeantes aurait permis de penser que le contraire se produirait. Parmi les communistes, décimés depuis le début de la guerre, dont beaucoup furent attentistes jusqu'au 22 juin 1941, un certain nombre devait se raccrocher au départ à ceux qui avaient choisi la Résistance dès 1940, avant de se regrouper et souvent plus efficacement que les autres parce qu'ils avaient déjà l'expérience de la clandestinité, le Parti communiste ayant été interdit en septembre 1939.

Informez l'opinion

La presse clandestine avait tout de suite eu pour rôle essentiel de pousser à la lutte et, dès ses débuts, avait très bien senti qu'elle ne serait diffusée avec succès que dans la mesure où elle inciterait à la poursuite de la guerre ; c'est dans ce sens que le numéro 34 daté de septembre 1943 de « Libération », confirmant ce qu'il avait proclamé dès son premier numéro, écrivait :

« — D'abord agir !

Le numéro 1 de « Libération », en juillet 1941, disait :

« Nous avons des buts. Nous n'avons point de doctrine.

... Nous ne voulons pas en avoir aujourd'hui... »

» Demain, les doctrines politiques. Aujourd'hui, le But : Sortir de notre état sordide de vaincus ; en sortir le plus vite possible, que ce soit dans cinq semaines, cinq mois ou cinq ans.

» D'aucuns diront — à raison — que pour avoir une chance d'atteindre ce but, il faut au moins une « réforme intellectuelle et morale ». D'accord, mais cette réforme ne se fera pas par des décrets, des lois, des discours. Elle se fera par l'action et dans l'action.

» Plus de deux ans ont passé. Et ces paroles n'ont rien perdu de leur actualité. D'abord détruire l'Allemagne hitlérienne. D'abord sortir de notre état de pays vaincu. D'abord agir contre l'ennemi.

» Celui qui, ce soir, pose des explosifs sur une voie de chemin de fer empruntée par un train allemand ; celui qui, le revolver à la main, guette le passage d'un agent de la Gestapo ; l'ouvrier qui sabote sa machine à la dérobée ; les pilotes de l'escadrille française « Normandie » qui combattent sur le front de l'Est aux côtés de nos alliés soviétiques ; les soldats français qui combattent sur le front de la Méditerranée aux côtés de leurs compagnons anglais et américains, tous n'ont qu'un souci : frapper l'ennemi.

» La guerre est là toute proche. A l'heure où tu lis ceci, des hommes meurent sur tous les fronts. La Gestapo torture nos prisonniers dans ses cachots. L'ennemi déporte en Allemagne le meilleur de notre jeunesse.

» Il faut frapper sans relâche.

» Frapper pour la grandeur de la France et la défaite de l'ennemi.

» *Frapper pour venger notre détresse, notre humiliation, la mort de nos otages fusillés, les tortures subies par nos camarades.*

» *Frapper pour les idées qui nous sont chères et que, chaque jour, nos ennemis défigurent et tournent en dérision.*

» *C'est dans le combat que se forment les hommes, que se forge une France rayonnante, et que se prépare une société meilleure.* »

L'importance de tels appels à l'action était évidemment capitale. Il était essentiel en effet de diffuser les nouvelles que la presse officielle, muselée par la censure, ne pouvait pas donner, de dénoncer le pillage organisé et les crimes nazis, ainsi que le racisme et l'antisémitisme sur lesquels ils s'appuyaient. de commenter, voire en les amplifiant, les succès alliés, d'inciter à l'écoute de la B.B.C. et d'organiser, avec le sabotage de la machine de guerre ennemie, la lutte contre le Service du Travail Obligatoire, tout en poussant à la création des premiers maquis (il avait même fallu prendre la défense des réfractaires et « Libération » devait titrer dans son numéro 32 : « Ceux des maquis ne sont pas des planqués ! ») Ceux qui animèrent la lutte clandestine étaient bien conscients de la nécessité d'une presse rédigée par la Résistance, donnant des consignes d'action et des informations.

Dégager une pensée politique

Mais dans le même temps, la Résistance devait essayer de dégager une pensée politique parallèlement à la défense des valeurs morales et spirituelles auxquelles elle entendait s'attacher.

« *Le Franc-Tireur* », dans son premier numéro, daté de novembre 1941, n'avait-il pas écrit notamment dans son éditorial intitulé « *Rassemblement* » :

« *La guerre est la pire calamité qui puisse fondre sur des peuples. C'est le signe de la barbarie et la négation du progrès humain. Mais ici, nous plaçons notre amour de la justice et de la liberté au-dessus de notre désir de paix.*

« *Il n'y a de collaboration possible que dans la liberté des peuples. L'ordre nouveau des Allemands c'est, selon la bible hitlérienne, l'oppression du monde par un peuple de Seigneurs qui se prétend d'essence supérieure. On ne remédiera à rien par la dictature d'un seul parti, où les adhérents rivaliseraient de servilité à l'égard d'un quelconque potentat. Un régime fondé sur l'hégémonie d'un seul parti est contraire aux traditions françaises et ne peut vivre que dans l'arbitraire. Nous voulons fonder après la guerre un régime nouveau, synthèse entre l'autorité et la liberté, une véritable démocratie débarrassée des bavardages des partis et de la tutelle des trusts et des congrégations financières. Nous ne voulons ni de dictature prolétarienne, ni de dictature capitaliste, ni de dictature militaire, ni de dictature religieuse.*

« *Nous voulons un gouvernement fort au sein duquel toutes les classes et toutes les tendances seront représentées, où les intérêts de chacun pourront s'exprimer sans que l'intérêt d'un seul ou d'un groupe prime sur l'intérêt des autres. Nous voulons un système représentatif libéré des erreurs passées. Nous rejetons comme une duperie un syndicalisme obligatoire où le travailleur n'est plus qu'un figurant.*

« *Nous répudions formellement le bolchevisme totalitaire et meurtrier. Nous désirons voir se fonder la communauté des peuples unis et fédérés librement, hors de la domination du capitalisme international et des oligarchies qu'elles soient.*

Juin 40 n'a bien été qu'une bataille perdue.

« *Nous dénonçons la fable hitlérienne d'une prétendue conspiration juive : la finance, juive ou non, doit être dépossédée de sa puissance, qui l'élevait au-dessus des lois et lui asservissait les gouvernements. Le Juif qui travaille, produit et se soumet aux lois du pays, a droit de cité au même titre que le non-Juif. Les radotages sur l'influence du soi-disant judéo-maçonnisme n'ont été pour Hitler qu'un moyen de dissocier intérieurement les pays qu'il voulait affaiblir avant de les attaquer.* »

Problèmes d'organisation, d'action et d'autorité

Si l'unité contre l'envahisseur affameur ne faisait l'ombre d'un doute pour aucun de ceux qui voulaient se battre, des problèmes n'en allaient pas moins se poser à tous ces hommes dont l'objectif commun était d'abord la victoire ; et les conflits de surgir entre eux, sur les idées, sur les méthodes, parfois même sur les hommes ; et ce ne devait pas être une des tâches les moins ardues de cette période héroïque que de trancher dans le vif, quand il n'était pas possible de concilier, alors que nos frères opprimés des autres pays alliés et occupés n'avaient pas les mêmes soucis, conscients qu'ils demeureraient tous de la légitimité de leur propre gouvernement réfugié à Londres.

Qu'est-ce qui brûlante s'il en fut — Les mouvements devaient-ils être animés démocratiquement par une équipe assurant la direction collégiale ou fallait-il, au contraire, que chacun d'entre

eux se place sous l'autorité incontestée d'un chef seul à même de prendre rapidement les décisions souvent difficiles qu'imposait une forme de combat nouvelle ? Il fallut rapidement dissocier la rédaction de tracts, journaux ou brochures, qui pouvait être animée par une direction collégiale, de l'action proprement dite : organisation de réseaux, services de renseignements, parachutages, etc., dont tous durent se rendre compte à l'évidence qu'elle ne pouvait être animée que par l'autorité d'un chef responsable.

C'est dans le même esprit que, pour beaucoup de résistants, démocrates, citoyens en même temps que patriotes, se posa le problème de l'autorité du chef que de Gaulle entendait être et que certains n'étaient pas disposés à accepter, tandis qu'ont été prêts à le faire, dès le début, de nombreux combattants de la France Libre. Sans doute le « giraudisme » devait-il contribuer grandement à favoriser le rapprochement des mouvements de résistance vers la France Libre et les amener à reconnaître une autorité que contestaient non seulement certains Français hors de France, mais aussi les Américains dont les résistants admiraient l'effort de guerre, tout en n'appréciant ni le concours qu'ils avaient apporté à Vichy, ni l'appui qu'ils donnèrent à Giraud.

Et quand enfin fut admise cette autorité, il resta de graves problèmes : la question des rapports souvent difficiles entre services français d'action et de renseignements et services britanniques, la concurrence malaisément compréhensible qu'ils se faisaient souvent entre eux, la nécessité de faire sentir à tous les résistants que le seul moyen de renforcer l'autorité de la France combattante et de son chef était de faire bloc sans réserve derrière lui, même si parfois ce ralliement risquait de faire échec à l'octroi de quelques moyens financiers ou matériels, dont les services anglais étaient à coup sûr plus prodigues que les services français.

Autre source de conflit — Certains résistants contestèrent dès le départ l'opportunité d'imprimer tracts et autres journaux clandestins : la guerre, selon eux, ne se faisant pas à coups de papiers, mais à coups de canon, dans un pays occupé, avec un gouvernement dont la légitimité (c'était en 1940-41) est reconnue par l'immense majorité de la population française, la seule action efficace est donc celle qui consiste à aider les Alliés : service de renseignements, aide aux prisonniers alliés, établissement de chaînes d'évasion vers l'Espagne ou vers la Bretagne et la Normandie, fabrication de faux papiers pour faciliter ces dernières ; par contre, toujours selon cette tendance, la rédaction des tracts et journaux n'est que perte de temps et vain bavardage et il serait inefficace, imprudent et scandaleux de prendre ou faire prendre des risques aussi bien pour les concevoir que pour les écrire ou les diffuser.

Les autres, qui devaient finalement l'emporter, étaient convaincus, au contraire, de l'utilité et de l'efficacité de la propagande écrite : forts de l'exemple que leur avait donné Goebbels, ils ne doutaient pas de la nécessité de diffuser textes dactylographiés, faute de mieux, articles ronéotypés, puis tracts et journaux imprimés dès qu'ils en eurent la possibilité.

Bien sûr, il fallait rédiger des articles et ceux-ci n'avaient quelque poids que quand on avait pu les dactylographier (en évitant de prendre une machine trop aisément repérable à cause de tel ou tel défaut de frappe) grâce au concours de secrétaires dévouées et bénévoles ; puis il fallait apporter ces textes à l'imprimeur et trouver des agents de bonne volonté pour cette mission ; il fallait avoir un typographe prêt à préparer les plombs destinés à l'impression, transporter ceux-ci à

l'imprimerie au moindre risque — voire cachés sous un bébé dans une voiture d'enfant ; il fallait imprimer sur du papier acheté évidemment au marché noir, après avoir soigneusement calfeutré portes et fenêtres afin d'amortir les bruits d'une machine appelée à tourner aussi silencieusement que possible, à des heures où, normalement, elle aurait dû être au repos, et, aussitôt après, fondre les plombs afin d'effacer toute trace d'un travail alors inavouable, et enfin il fallait faire sortir, sur-le-champ, de l'imprimerie, des tracts, journaux ou brochures qu'on devait distribuer aussi vite que possible si l'on voulait à la fois être efficace... et ne pas se faire prendre.

C'est beaucoup, il convient de le souligner, grâce au développement de cette propagande écrite que put réellement s'organiser la lutte contre l'occupant.

Parallèlement à l'action politique devait se développer une action para-militaire : organisation de services de renseignements, de groupes francs chargés de saboter la machine de guerre ennemie, noyautage de l'administration, recrutement de sections de combat appelées à constituer peu à peu l'Armée Secrète, lutte contre le Service du Travail Obligatoire et mise sur pied des premiers maquis (et d'abord le Vercors) qui devaient fournir l'armature des Forces Françaises de l'Intérieur. Toutes ces tâches purent se réaliser plus efficacement grâce au support d'une presse clandestine de plus en plus largement diffusée au fur et à mesure que l'occupation devenait plus pénible à supporter, que la position des Alliés s'affermissait et que l'espérance dans leur proche victoire devenait une certitude aux yeux du plus grand nombre.

Le désir de de Gaulle, pour asseoir son crédit auprès des Alliés, d'assurer la participation des partis politiques au Conseil National de la Résistance allait, lui aussi, être une source de conflits : les mouvements de résistance, qu'il était déjà difficile de regrouper aussi bien pour des questions de tendances que pour des problèmes d'hommes avaient en effet unanimement rejeté tous ceux qui, de près ou de loin, portaient une responsabilité dans la fin de la III^e République et l'armistice qui en avait marqué la déchéance. Aussi fallut-il les trésors de diplomatie et de persévérance de Jean Moulin pour arriver à constituer, avec combien de peine, ce qui devait être le Conseil National de la Résistance, et à réunir en son sein, en même temps que les chefs des principaux mouvements de zone Nord et de zone Sud, des représentants qualifiés des anciens partis.

Parallèlement à ceux-ci, la Résistance, dans le foisonnement d'une presse de plus en plus diffusée, non contente d'éditer tracts et journaux, allait tenter aussi par des brochures plus denses et plus consistantes (Cahiers politiques, La Revue libre, Cahiers de Libération, Cahiers du Témoignage Chrétien, Cahiers de Défense de la France), d'aborder tous les problèmes qui ne manqueraient pas de se poser après la libération du territoire : rapports de la Résistance avec la III^e République, avec le gaullisme, avec les partis politiques ; avenir de l'Empire ; programme économique, politique, social ; prise du pouvoir ; politique européenne, etc.

Mais ces idées politiques qui devaient devenir la Pensée de la Résistance, ce souci de sauvegarder des valeurs morales et spirituelles qui allait en constituer l'Esprit n'auraient rien été sans le courage, le dévouement de militants peu nombreux, mais combien efficaces et dont les noms ont été trop vite oubliés au profit de ceux, plus habiles sans doute, qui devaient tirer les marrons du feu. La Résistance, minorité active, qu'il s'agisse de celle de l'intérieur ou de celle qui à Londres, puis à Alger, pouvait se battre plus facilement à visage découvert, se rendit compte que même unie à la Libération derrière le

général de Gaulle, elle serait forcée de céder le pas devant des partis politiques reconstitués au sein desquels ses militants furent amenés à jouer un rôle souvent important, bien que fréquemment sans commune mesure avec celui qui fut le leur pendant la guerre.

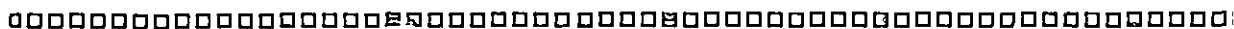
Il est difficile de parler de la Résistance intérieure sans souligner les problèmes particuliers qu'elle posait à ceux qui l'ont vécue : bien sûr, c'était la guerre, mais la lutte clandestine ce n'était pas le combat à visage découvert. Il est exact qu'elle comportait des degrés, elle aussi, mais on ne peut pas oublier que, pour ceux qui l'ont vécue pendant plusieurs années, la menace était permanente, de nuit comme de jour le soldat clandestin était sur le qui-vive, chacun de ses pas représentait un danger pour ceux qu'il approchait aussi bien que pour lui-même ; jamais il n'était possible d'avoir le sentiment de sécurité, même relative, que, dans la guerre classique, peut avoir le combattant au repos ; et pour ceux qui étaient bien conscients des responsabilités qu'ils avaient prises, de celles aussi qu'ils faisaient prendre aux autres, il y avait les scrupules du militant qui entraîne avec lui dans une lutte sans merci des êtres parfois peu conscients des risques qu'ils prenaient ; et sur la tête de tous pesait la menace d'une sanction à laquelle il fut longtemps difficile de croire — ce que d'aucuns, malgré la hideuse réalité, se permettent encore de contester — la déportation vers les camps de la mort, pour ceux qui n'avaient

pas été torturés mortellement par une Gestapo qu'aucun crime ne rebutait, quand il ne s'agissait pas immédiatement de la fin glorieuse mais tragique des fusillés.

La Résistance a été une grande espérance pour ceux qui l'ont vécue, surtout quand ils se furent rendu compte du rôle décisif qu'elle allait jouer dans le rétablissement de la France à la place qui devait être la sienne sur l'échiquier des grandes nations ; sans elle, le général de Gaulle n'était que le chef au caractère inébranlable d'un groupe courageux d'émigrés ; grâce à elle, il a pu symboliser la France ; avec lui, ils devaient en 1945 retrouver la liberté, la République, la démocratie, et voir au moins sur ces points essentiels leurs efforts couronnés de succès. La déception que peuvent garder dans le fond de leur cœur ceux qui ont eu la possibilité de vivre intensément cette période de l'histoire de leur pays en voyant ce que les politiciens, même issus de la Résistance, ont fait des aspirations qu'ils avaient tenté de concrétiser dans le programme du Conseil National de la Résistance, ne doit pas leur faire oublier la chance merveilleuse qui est la leur : ils ont vécu cette période exceptionnelle avec leur cœur, leur âme, leur conscience... et ils ont encore aujourd'hui le bonheur d'être vivants pour se la rappeler, même quand ils gardent la nostalgie d'une fraternité trop oubliée.

Jean-Pierre LEVY.

UNE IRONIE DE L'HISTOIRE



par Etienne BORNE

LA Résistance a été un succès total. La Résistance a été un échec intégral. L'un et l'autre de dimension historique. Les résistants aujourd'hui confessent tous cette vérité ironiquement double et même le général de Gaulle ne saurait manquer à leur unanimité, lui qui, un certain jour de janvier 1946, quitta le pouvoir, en laissant entendre que le retour des habitudes, des querelles, des chamailleries submergeait son cœur héroïque d'un dégoût, à vrai dire passablement étudié. Dès ce moment il n'était pas difficile de comprendre que la résistance avait été un incontestable succès puisqu'elle avait haussé le Général sur le faite, mais aussi qu'elle avait été un échec non moins indéniable puisque le Général était contraint de descendre. Bon symbole d'un destin contradictoire. Les survivants de l'aventure se tiennent les uns aux autres dès qu'ils se retrouvent le même et désolant langage : nous avons vu s'accomplir tout ce que nous attendions, prophétisations, préparations, la libération du territoire, l'écroulement du nazisme, la présence de la France à la victoire ; nous avons été frustrés de tout ce que nous voulions d'une aussi ardente volonté, c'est-à-dire la rénovation révolutionnaire des mœurs et des lois. La résistance n'a été exactement comblée, la coupe tendue fut remplie à ras bord. La résistance a été complètement frustrée : la baguette qui se croyait inspirée n'a pas vaincu l'aridité du rocher d'où n'ont point jailli les sources vives. Dans aucune autre circonstance, le génie ironique de l'histoire ne s'était manifesté avec une aussi indécente virtuosité.

L'INVERSION de l'espérance peut cependant s'expliquer sans recours à de mystérieuses sorcelleries. Les résistants venaient de tous les horizons politiques et spirituels. La résistance était le rendez-vous du communiste et du chouan, de l'aristocrate et du militant ouvrier, du curé et de l'instituteur, de l'adolescent en colère et du père bourgeoisement tranquille : d'où le sentiment et c'était une évidence du cœur, que tous les antagonismes de génération, de classe, d'idéologie, se trouvaient merveilleusement surmontés et que la révolution était faite. Profonde vérité et désormais ineffaçable d'un moment de grâce. Mais aussi illusion, car si les résistants étaient soulevés au-dessus d'eux-mêmes par l'exaltation du combat, ils restaient les hommes qu'ils étaient, l'identité de chacun à soi étant une loi fondamentale de l'existence, et de plus s'étaient jetés dans le brasier, le feu appelant le feu, non les mous et les malléables, mais les plus durs, ceux qu'animaient au-dedans de fortes convictions, mais diverses, mais extrêmes, mais inconciliables dans l'ordinaire des travaux et des jours. Les fédéraient pour un peu de temps, qui a gardé valeur d'éternité, le combat contre l'ennemi commun et aussi ce sentiment de l'honneur, mystique de toutes les mystiques, mais qui est réaction, riposte, refus et ne saurait abolir le disparate des politiques qui, lorsque vient l'heure de l'édification,

se retrouvent dans leurs contrariétés et leurs contradictions.

TOUS étaient révolutionnaires, parce que chacun avait la passion de l'absolu, mais pas du même absolu. Lorsque se sont posés les problèmes, anciens ou nouveaux, des alliances et de l'Europe, des réformes de structure et de la laïcité, des survivances impériales et de la décolonisation, un nationaliste, un socialiste, un démocrate-chrétien, un communiste ne pouvaient pas ne pas se souvenir de ce qu'ils étaient ; et ce n'était pas, en dépit des malveillances gaullistes, retombée dans de médiocres ornières et envoûtement d'un jadis maléfique : chacun inventait sa propre réponse, parfois douloureuse et boiteuse, au défi de la conjoncture dans une honorable fidélité à soi. Et les inévitables affrontements donnaient rétrospectivement à la résistance commune d'hier une amère saveur d'ambiguïté et de malentendu.

D'OU aussi, à distance et par compensation, une certaine idéalisation de la Résistance, qui était aussi une politique, fut traversée de courants violemment contrastés, ne rassembla jamais, mis à part l'avalanche des ouvriers de la onzième heure, convaincus par l'évidence matérielle de l'événement, qu'une poignée de téméraires, laissa en dehors d'elle bien des vertus égarées, paralysées, inemployées, fut gâtée, au moment de la victoire par des intolérances épuratrices. Mais il reste, et ce fut le bonheur de la résistance, soulignée davantage encore par les infortunes ultérieures, que la mystique et la politique s'y rejoignaient dans un de ces instants uniques, qui trouvent, immobilisent, illuminent le temps, et dont la lente durée qui s'écoule quotidiennement n'offrirait plus que de douteuses et incertaines réminiscences. Il en va pareillement dans les amours humaines qui connaissent aussi cette opposition de l'instant, inoubliable, passé, mystérieusement présent, qu'aucune magie ne peut ressusciter et de la durée, laborieuse, décevante et cependant féconde. Et il n'y a pas de démon qui se joue ironiquement de notre cœur, mais c'est la vie elle-même ou un Dieu caché qui font l'éducation de cet éternel apprenti qu'est l'homme. L'homme politique peut demander à la résistance une leçon de cette sorte. Lorsque la politique se met au ton de la mystique, lorsqu'elle élit parmi nos plus proches camarades les héros et les martyrs, nous savons sans jamais pleinement le comprendre, qu'elle touche à quelque chose de sacré. Et nous sommes dès lors protégés, invulnérables à l'absolu du défaitisme. Sur-tout si lorsque vient le temps des patiences, des approximations, des compromis qui est le temps de tous les jours et de tous les hommes, nous nous souvenons que, comme le disait à peu près Balzac, l'ironie pourrait bien être un attribut de l'esprit qui conduit l'histoire par des dialectiques éducatrices, lesquelles se moquent de nos superbes et impérieuses logiques. Car jamais la grâce d'hier ne dispense du travail d'aujourd'hui.